

Petit traité de pudibonderie ou les secrets du contre coup de l'amour permis

Anne-Sophie Claudon

▶ **To cite this version:**

Anne-Sophie Claudon. Petit traité de pudibonderie ou les secrets du contre coup de l'amour permis. Médecine humaine et pathologie. 2010. hal-01886671

HAL Id: hal-01886671

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01886671

Submitted on 3 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Université Henri Poincaré Nancy 1
Ecole de Sages-femmes Albert FRUHINSHOLZ, Nancy

Petit traité de Pudibonderie,

Ou les secrets du « contre coup de l'amour permis »

Mémoire présenté et soutenu par Anne-Sophie CLAUDON

Promotion 2010


Picasso

… à mon grand-père le Pr Guy Rauber,

qui m'a transmis son respect pour la vie,
et m'a permis de découvrir mon sujet.

Merci à mes deux sœurs pour leurs idées, leurs passions, et leur investissement…

Sommaire

INTRODUCTION……5

1ère partie : La Pudeur, un sentiment en constante évolution…7

I _ La première difficulté consiste à définir la pudeur……...9

1- La philosophie du 17ème contre le romantisme du 18ème……12

2- Le processus de civilisation……13

3- La femme à trois corps !.....15

4- Psychologie de l'intime ou l'apprentissage de la pudeur……...16

II _ Origines……18

1- Etymologie……18

2- Origine du Sentiment, ou l'intériorisation de notre zone de danger. ...19

IV _ Naturalia non turpia ……20

V _ Notions à retenir…….21

VI _ Ce que nous disent les Lois……22

2ème Partie Quand la pudeur se mêle à l'art des Accouchements. ……23

I _ La vue…….26

1- Regard du corps……..26

1- Un événement vécu collectivement……26

2- La reine va accoucher ! Une mise en scène bien impudique…..27

2- Regard du soignant…….29

1- Représentation anatomique…….29

2- Regard de la matrone et de l'accoucheur……31

3- Regard d'hommes……...32

1-La mode des « sages-femmes en culottes ». ……...…32

2- La place du père dans l'accouchement……...……36

4- Tenue vestimentaire……37

5- Positions d'accouchements…….39

6- Pertes liquidiennes, Produits corporels……...40

II _ Le toucher ……...43
1- Le Corps…….43
2- Le Toucher vaginal……44
III _ L'ouïe……..47
1- Mots tabous, mots cachés…….47
2- La douleur, une expression audible……..49
3- Le secret médical, un besoin médical ou personnel ? ……..51

CONCLUSION……...53

ANNEXES……..56

I. Histoire de la pudeur, ou pudeur de l'histoire…….58
1. La Moyen-âge…….58
2. La Renaissance, ou la pudeur conventionnelle……..59
3. Le XVIIème siècle, ou la pudeur sociale……60
4. Le XVIIIème siècle ……62
5. Le XIXème siècle, ou la pudeur individuelle…….63
6. Le XXème siècle…….65
II. Le gout du scandale dans l'art, l'exemple de Gustave Courbet…….66

BIBLIOGRAPHIE……..69

INDEXE DES
ŒUVRES……74

Introduction

« Entourées, aimées, observées, surveillées, mais seules. Seules à risquer leur vie et leur corps, à dévoiler leurs sentiments, leur sexe, à mettre nu leur cœur, leurs entrailles. […] Rien de plus impudique que la mise au monde : c'est dire au grand jour « oui j'ai voulu un enfant, oui j'ai fait l'amour ». »

René Frydman (Naissances,2007)

John Ruskin, critique d'art du 19ème siècle, était tellement persuadé que le sexe des femmes était tel qu'on les représentait à l'époque à savoir dépourvu de poils, que l'on raconte qu'il ne put consommer son mariage durant plusieurs jours, après avoir découvert la vérité lors de sa nuit de noce.[43]

La pudeur peut dicter bien des conduites, refréner les ardeurs les plus farouches ! Mais d'où vient ce sentiment ? En tant que professionnel, devons nous l'ignorer ou le protéger ? Les anciennes sages-femmes disaient que la pudeur des femmes ralentissait le travail et entrainait des complications.

Le regard de l'autre est-il là pour nous juger ? Pourquoi se cacher et devant qui ? Comme cet œil qui suit Caïn jusque dans la tombe, le regard est synonyme de jugement, la pudeur tente de nous protéger…

La sage-femme est un personnage important pour de futurs parents. Avec les avancées de ses études, elle se doit de maitriser de plus en plus de diagnostics cliniques et biologiques, de gérer des situations difficiles tant sur le plan médical que psychologique.

Pourtant, dans toute l'effervescence que peuvent provoquer ces nouvelles responsabilités, cette exaltation quant à nos compétences élargies, n'avons-nous pas tendance à négliger l'aspect le plus humain et le plus complexe de notre profession, à savoir le respect dû à nos patients et la conservation de l'intégrité du corps et de l'esprit. Il serait légitime de se demander quel intérêt nous avons à étudier l'histoire de notre profession, des coutumes ancestrales et à comprendre les écrits des sages-femmes des temps anciens, plutôt que de s'attacher à l'apprentissage des techniques obstétricales complexes qui peuvent sauver des vies.

Je ne conçois pas mon futur métier comme une performance technique, une nécessité de gestes toujours plus précis et rapides sans y associer une intuition expérimentée, une écoute et un respect des fondements de l'homme. J'ai besoin de croire en l'homme et en l'avenir mais aussi une simple envie de m'émerveiller devant chaque naissance, d'apprendre à m'effacer pour mieux encourager :

encourager la simplicité, l'instinct, afin de mieux appréhender la complexité de l'être humain.

La pudeur, vaste sujet qui ne se décrit et ne se comprend que de façon isolée et imprécise. Il n'y a pas une pudeur, mais des comportements pudiques qui définissent une attitude quelque fois incomprise mais toujours personnelle. Ce qui a déterminé le choix de ce sujet plutôt qu'un autre est une conférence à laquelle j'ai assisté et qui m'a ouvert les yeux sur un aspect quelque peut paradoxal de notre métier.

Pourquoi certaines femmes se déshabillent-elles sans complexe alors que d'autres refusent les examens conseillés ? Comment les hommes ont-ils réussi à s'imposer dans un milieu réservé, à l'origine, aux femmes ? Pourquoi recouvrons-nous le corps d'une femme nue sur le point de donner la vie ? Est-ce vraiment sa pudeur que nous protégeons ou est-ce la nôtre ?

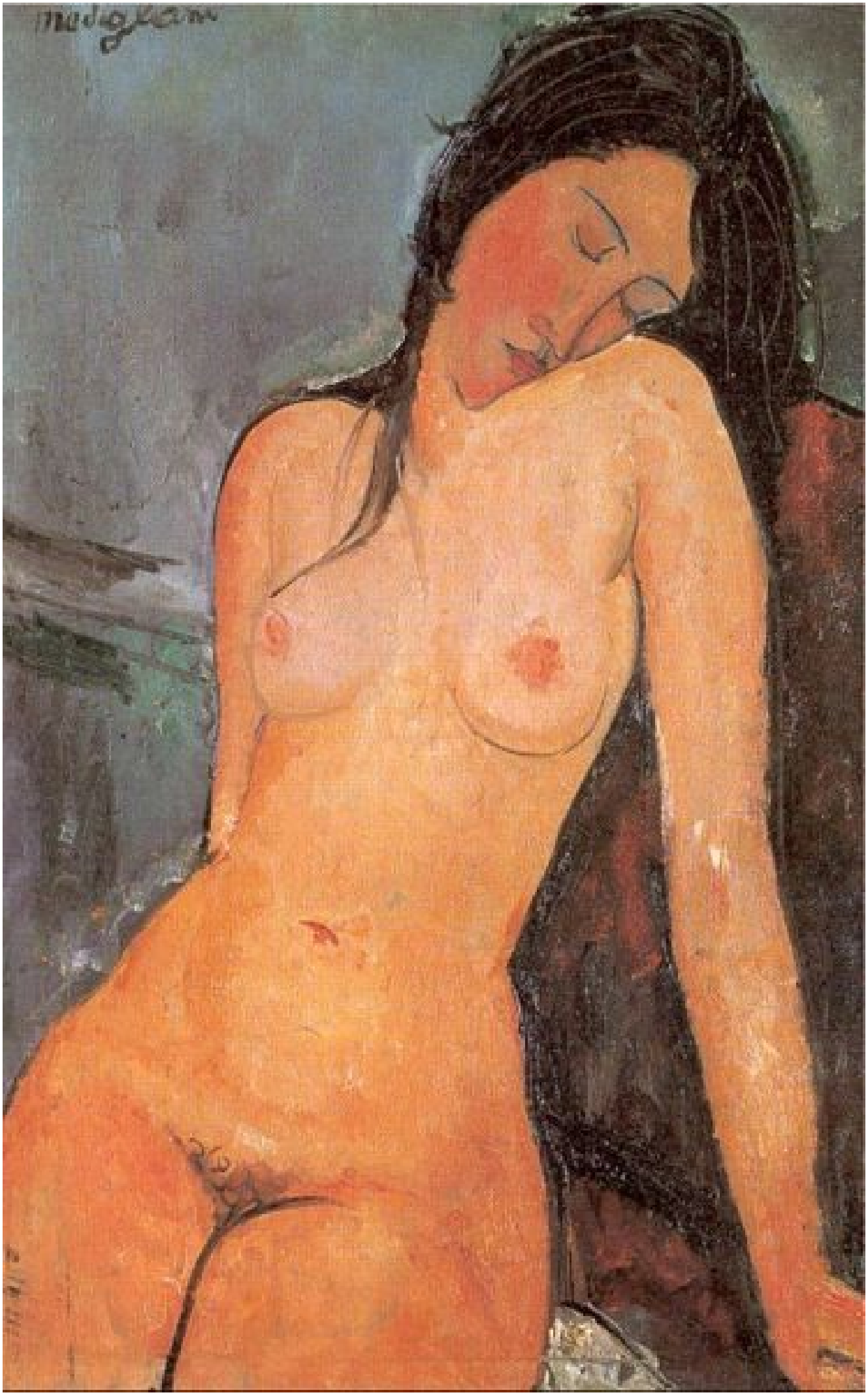
Je tenterai, tout au long de mon étude, de répondre à ces questions sans prétendre décrypter totalement l'histoire dans ce domaine, mais dans le but de connaître ce qui a fait les forces et les faiblesses du passé et de comprendre le ressenti des patientes, afin de mieux les accompagner et les respecter.

1ère partie :

La Pudeur, un sentiment en constante évolution

« Même les sociétés les plus amorales ont leur pudeur ; et même le plus grand, le plus évident des gredins n’a pas assez de cynisme pour se reconnaître publiquement tel et se montrer fier de l’être. »

Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine



I. La première difficulté consiste à définir la pudeur.

« Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne ? »

Montaigne

La pudeur est un sentiment complexe. Nombreux sont les philosophes, les psychologues, et les sociologues, qui tentèrent de le saisir, de le comprendre et de l'expliquer. Bien que le mot « pudeur » n'apparut qu'au 16ème siècle, le sentiment fut toujours présent, au 13ème siècle, un roman nous compte l'histoire d'Escanor qui pleurant la mort d'un ami, se fait réprimander par ses compagnons, Escanor *« fit aussi bonne contenance qu'il put car il avait honte et vergogne de montrer sa douleur »*[17] L'histoire du mot est différente de l'histoire du sentiment, celui-ci fut nommé « honte » et « vergogne » au moyen-âge, et « modestie » pour les femmes, « décence » pour les hommes au 17ème siècle.

De plus le sentiment évolua au cours des siècles, au moyen-âge la pudeur était la punition, le châtiment de Dieu pour avoir mangé la pomme interdite, puis les voyages du siècle des lumières ramènent d'autres conceptions du corps, d'autres tabous, qui inciteront les grands philosophes à reconsidérer leurs théories. Le romantisme du 19ème siècle présentera la pudeur comme une vertu, et la femme fragile et timide sera charmante et gracieuse. Aujourd'hui, à l'heure où les femmes s'exhibent presque nues sur des panneaux publicitaires, où la sexualité est dévoilée, faut-il penser qu'il n'y a plus de pudeur ? Notre époque révèle pourtant bien d'autres gènes, celle de parler d'argent, de politique, des ses faiblesses… ; difficile aujourd'hui d'imaginer qu'au 16ème siècle, avoir la syphilis était à la mode, car témoin de son activité sexuelle[17]….

Qu'est ce que la pudeur ? Un sentiment ? Une éducation ? Une réaction physique, biologique, psychologique ? Est-elle positive ou négative ? Contrôlable et prévisible ? Mais le savons-nous seulement… La pudeur n'est elle pas conditionnée par tout ce qui fait notre individualité tel que notre histoire, notre éducation, ou notre société ? Dans ce cas n'y a-t-il pas autant de définitions que de personnes sur terre ?

Toutes ces questions se doivent de trouver des réponses, pour que nous, futurs sages-femmes, acteurs et protecteurs d'un des actes le plus impudique et personnel de la vie : la mise au monde d'un enfant, soyons capables de comprendre et d'encadrer la pudeur du couple afin qu'il ne se concentre plus que sur l'enfant à naitre.

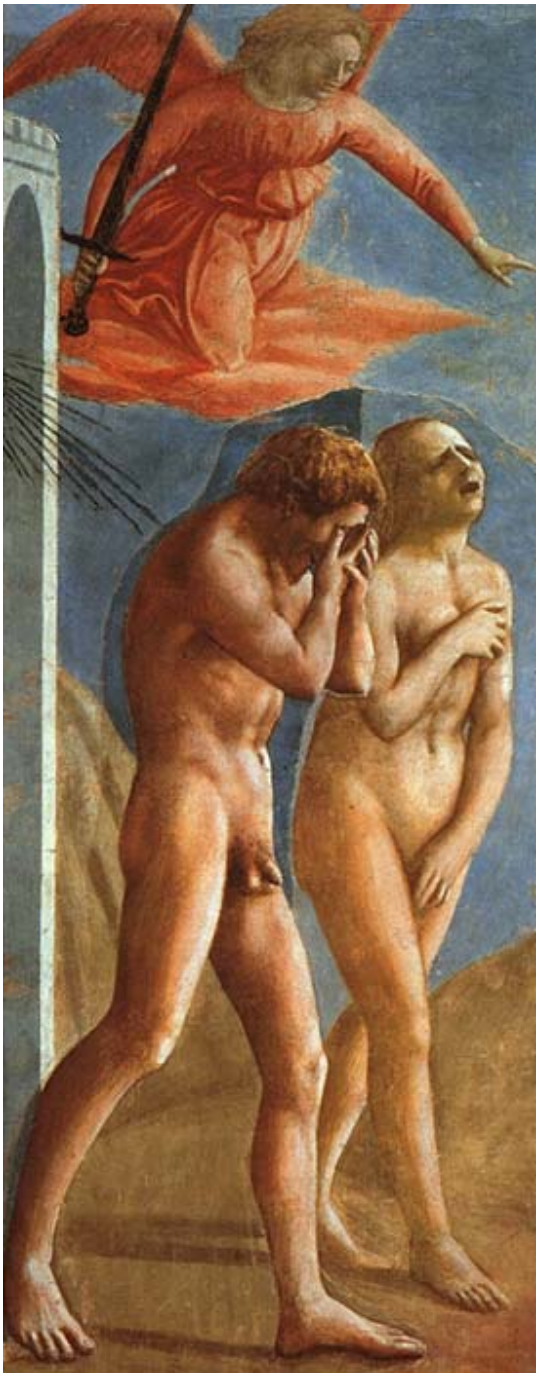
Intéressons-nous dans un premier temps sur une définition, la plus générale possible, celle du petit Larousse :

« PUDEUR *n.f. 1. Discrétion, retenue qui empêche de dire ou de faire ce qui peut blesser la décence. 2. Reserve de qqn qui évite de choquer le goût des autres. De les gêner moralement. »*

Cette première définition nous amène à faire la distinction entre deux types de pudeur, la pudeur « corporelle » et la pudeur des sentiments.

- La pudeur corporelle est la plus simple à imaginer. Dans notre société qui réprimande l'exhibitionnisme tant par ses lois que dans ses règles de bonnes conduites, il est aisé d'imaginer la gêne d'une femme à se découvrir devant un inconnu.
- La pudeur des sentiments est plus complexe à appréhender. La pudeur apparaît lorsqu'on dévoile ce sentiments soit par des signes physiques : rire, larmes, cris, tremblements de peurs…soit par des mots qui détaillent nos pensées les plus intimes : déclarations d'amour, descriptions de nos peurs… Cette forme de pudeur est plus subtile et discrète que la précédente. Elle dépend et évolue avec la société.

En réalité on retrouve dans ces deux définitions cette peur de se *« mettre à nu »* physiquement ou psychologiquement, le sentiment initial est le même. Les deux définitions sont indissociables et complémentaires, leur histoire l'est tout autant.



Comme Escanor qui cache ses larmes, la pudeur des sentiments est plus souvent associée à l'homme dans l'histoire, la pudeur physique est, elle, associée à la femme. En effet que penserions nous du Dieu Apollon cachant discrètement ses attributs, alors que Venus se promènerait nue, sans gène ? Le père de Moyne *écrivait « Il n'y a rien de plus naturel à la femme que la pudeur, c'est un voile qu'elle n'achète point et qui ne lui côute rien à faire. Il nait, il se forme, il croit avec elle […] Il est de tous les pays de toutes les conditions et de tous les âges. »*[17] La pudeur féminine serait donc « naturelle » comme le prouve la noyée qui flotte tête en bas pour cacher son corps même dans la mort… alors que l'homme lui flotte toujours la tête en haut ![17] Comment expliquer cette croyance rigide attribuée aux femmes ? Telle Eve qui fait manger à l'homme la pomme interdite, le christianisme présente la femme comme responsable de la chute des hommes. Le corps de la femme éveillant le désir sexuel de l'homme, il faut, pour maitriser les pulsions masculines, cacher ce corps tentateur. Pour Merejkovky en 1919, la femme cache ses organes sexuels pour éviter le *« croisement consanguin »*,[17] en effet, sans cette protection élémentaire, tout homme serait attiré par la première femme rencontrée, soit le plus souvent une sœur, une mère …

Chaque période de l'histoire a sa définition de la pudeur, sa vision du sentiment. L'encyclopédie des grands philosophes des lumières, va bien sûr, tenter de comprendre ce phénomène. Un siècle plus tard en plein romantisme, Honoré de Balzac écrit la physiologie du mariage, où il tente de définir la pudeur et contredit la définition de Rousseau, pourtant ces deux définitions se ressembleront dans leur incomplétude, liée à leur époque et leur vision du monde. Au 20ème siècle, c'est Norbert Elias qui tente de mettre des mots sur le sentiment, ses théories seront discutées, complétées ; la définition de la pudeur ne pourra qu'évoluer, avec ces hommes qui l'ont créée.

I.1. La philosophie du 17ème siècle contre le romantisme du 18ème.

Jean-Jacques Rousseau nous annonce dans l'encyclopédie : *« c'est une honte naturelle, sage et honnête, une crainte secrète, un sentiment pour les choses qui peuvent apporter de l'infamie. »*[41] On peut y observer déjà cette notion de pudeur naturelle, propre aux philosophes des lumières. La pudeur serait donc dirigée par la nature, qui aurait établi un ordre de défense et d'attaque, représenté dans la race humaine par la femme et l'homme. Dans un esprit de régulation de la reproduction de l'espèce, dirigée par les désirs mutuels, la « honte » propre à la femme freine la « témérité » de l'homme. Ce n'est qu'à la seule condition du respect des rôles bien différenciés, que peut se rencontrer le désir féminin et masculin pour perpétuer l'espèce. Si la femme se voulait attaquante, il n'y aurait pas de rencontre possible, et *« l'amour ne seroit plus le soutien de la nature, il en*

seroit le destructeur et le fléau.»[41] Enfin, si la femme est associée à la défense et donc à la pudeur, c'est parce qu'un enfant qui nait doit avoir un père !

Diderot, annonce que la pudeur n'est qu'une « chimère sociale », puisque dans la maladie et la mort, les hommes n'en ont point.

En 1838, Honoré de Balzac dans sa physiologie du mariage, s'oppose à ces théories. Pour lui, certes la pudeur s'efface dans la maladie, mais bien d'autres sentiments font de même. *« Nier l'existence de la pudeur parce qu'elle disparaît au milieu des crises où presque tous les sentiments humains périssent, c'est vouloir nier que la vie a eu lieu parce que la mort arrive ».*[15] A cette époque on parle de pudeur masculine, un chirurgien aurait prétendu, après de nombreuses observations, que les hommes ont plus de pudeur que les femmes, ce à quoi Balzac répond *: « pour que ces conclusions méritassent notre attention, il faudrait que, pendant un certain temps, les hommes fussent traités par des chirurgiennes. »*[15] Enfin il désigne la théorie de Rousseau de « sensualisme » car seule la relation entre les êtres y est étudiée, la pudeur se situe dans une relation entre l'être et sa conscience ; car toute action contraire aux lois de bien séance nous blesse, et sa répétition peut entrainer un sentiment de haine. La femme serait machinalement pudique, et derrière ce voile, se cacherait tous les autres sentiments ; car si ce voile venait à tomber, tout ce qui fait une femme : la grâce, l'esprit, l'âme disparaitraient.

I. 2. Le processus de civilisation.

Le processus de civilisation traduit une évolution de la société, qui induit le contrôle des émotions, et des attitudes, tels que les rires, les pleurs, les rots… C'est une maitrise codifiée des manières quotidiennes. Elle a pour conséquence une intériorisation et une rationalisation des sentiments.

Dans « La Dynamique de l'occident »[21] Elias consacre un chapitre à la pudeur et à la gène. Pour lui la pudeur est *« une excitation spécifique, une sorte*

d'Angoisse qui se reproduit dans l'individu d'une manière automatique et habituelle dans certaine circonstances »[21]

Le caractère « Automatique » nous informe qu'on ne peut exercer aucun contrôle sur cette peur, mais le caractère « habituel » nous informe que l'on peut prévoir et éviter ces situations.

Norbert Elias nous décrit l'homme au centre d'un cercle représentant l' « interdit social » ou l'autocontrainte. En effet l'interdit social est dicté, et représente les autres personnes, il dépend de la civilisation, du lieu, de l'époque … L'autocontrainte, elle, n'est autre que la conscience de l'individu, le « Surmoi », cette autocontrainte, représente l'éducation donnée par les parents, l'histoire personnelle… elle est façonnée indirectement par la société. Lorsque l'homme s'approche du cercle, il exprime une certaine excitation.

Plus la « gravité de l'interdit social » est importante, plus l'excitation sera intense. La pudeur n'est autre que cette excitation lorsqu'elle atteint une certaine intensité, et est motivée par un certain sujet. A la différence de la gêne, qui apparaît lorsqu'un élément extérieur vient toucher sa zone de danger.

Cette « peur » serait, selon Elias, une *« peur de la dégradation sociale, une peur d'une geste de supériorité »*[21] La personne n'a aucune possibilité de parer le danger dû à la supériorité de l'autre. Cette faiblesse face au danger est due au conflit entre la personne et l'opinion sociale, les « autres » qui la jugeront pour sa faute, mais aussi entre la personne et sa propre conscience, ce moi intérieur dicté et modelé par la société, induira que « l'individu se reconnaît lui-même comme inferieur »

La société moderne se libère, peu à peu, des tabous et recherche des émotions naturelles et spontanées. Elias y voit *« des signes qui semblent annoncer une progression vers des formes plus sévères encore de refoulement imposé de l'extérieur aux pulsions. »* [23]

Que penser de cette nouvelle civilisation libératrice ? Elle entre bien dans le processus de civilisation décrit par Elias, marque une évolution majeure décrite comme la seconde phase du processus de civilisation.

- La première phase, consiste au contrôle des gestes et des émotions. Les interdits sont toujours plus importants induisant *« des refoulements massifs interdisant souvent la satisfaction émotionnelle, sauf par des voies*

pathologiques. »[23] Au 19ème siècle, cette première phase atteint son apogée et laisse apparaître la seconde phase du processus de civilisation.

- La seconde phase consiste en la libération des corps, les vêtements se veulent plus amples, plus confortables, les bébés ne sont plus ligotés… Mais, *« Est-on vraiment plus libre quand les mouvements sont simplement plus souples ? »*[23] En réalité, cette « liberté » nouvelle n'est valable que dans des contextes et des lieux bien précis, les femmes montrant leurs seins ne le font que sur la plage ! D'autre part cette nudité est travaillée, calculée, elle entre dans des critères de beauté, définis par notre société. Enfin elle est totalement asexuée, entre dans un rituel, une normalisation des actes. A mesure que le corps élargit ses espaces de liberté, les limites deviennent de plus en plus subtiles, sans disparaitre complètement.

I. 3. La femme a trois corps !

Jean Claude Kaufmann, dans son étude sur la « sociologie des seins nus »[23] étudie la nudité à la plage et ses significations. Il nous décrit les trois corps de la femme : La banalité, la sexualité et la beauté. Ces trois corps, se définissent à travers le regard de l'homme.

• La Banalité de montrer son corps, protège de la nudité, traduit de l'invisibilité du corps. On ne regarde plus le corps nu, il se mêle au paysage ; tant sur la plage que sur les panneaux publicitaires, les femmes se découvrent toujours plus, laissant apparaître cette banalisation du corps. C'est cette capacité qu'ont les passants de regarder sans voir qui permet aux femmes de se découvrir ; elles le font parce que cette pratique devient fréquente et donc ignorée. Cette banalisation dépend donc du regardant qui, en ignorant la nudité, la rend possible. *« On est toutes faites pareilles »*[23] cette idée tente cette fois de banaliser le corps lui-même. Cette banalisation ne dépend donc plus du regardant, mais de l'exécutant. La femme en se découvrant, a elle-même, sans le savoir, rendu son corps moins érotique qu'il y a cinquante ans. Kaufmann prend comme exemple, une poignée de main, simple geste de la pratique courante, politesse obligée de notre société.

Pourtant un homme et une femme se touchent avec la main *« instrument habituel de la caresse, sur la main, partie du corps très sensible »*[23] La poignée de main est pourtant très froide, mécanique. C'est la banalisation de ce geste qui l'a rendue si froide et acceptée.

• La sexualité du corps nu reste omniprésente. Le regard des hommes sur un corps de femme dévoilé, se veut banalisé. En réalité, de façon plus intime, plus personnelle et donc cachée, le regard est attiré par ce qui représente la sensualité, la sexualité de la femme. La sexualité du corps dépend de l'attitude de la femme : c'est elle qui attire le regard par des gestes, attitudes souvent liés au choix de sa nudité.

•la beauté du corps féminin décrit par les hommes, est dans un premier temps une version socialement acceptée du désir que peut provoquer un corps nu. Un homme qui prétend regarder le corps d'une femme nue car « il est beau » est socialement accepté, si il avoue le regarder par désir, il sera considéré comme un voyeur. Le regard de la femme sur le corps des autres femmes se veut plus comparatif, soit il admire une beauté, soit il se concentre sur les défauts, la laideur. Ce regard permet de se dire, *« elle est mieux que moi »*… ou *« je suis mieux qu'elle ! »*.[23] La beauté entraine une autre contrainte sur la nudité, on se déshabille pour montrer ses atouts, sa jeunesse ; la beauté entraine un jugement ; ne peuvent se déshabiller que celles qui sont jugées belles.

I. 4. Psychologie de l'intime, ou l'apprentissage de la pudeur.

« L'intimité corporelle se construit, elle n'est pas innée. Elle est liée de façon indissoluble à la capacité de chaque individu à investir son corps comme le sien, différencié, individualisé, séparé

du corps de l'autre. C'est donc toute la question de la construction identitaire qui est contenue dans cette réflexion autour de l'intime. Avoir un corps à soi. »

Catherine Potel [21]

Pour Freud, la pudeur est une interdiction, une censure imposée par le surmoi, à la fin de la période œdipienne. La pudeur consiste à intérioriser l'exhibitionnisme présent dans l'enfance : *« le petit enfant manque au plus haut point de pudeur et montre [...] un plaisir non équivoque à découvrir son corps en attirant l'attention sur les parties génitales »*[46] En réaction à ces théories, la psychanalyste José Morel Cinq-Mars propose une autre théorie construite sur trois formes de pudeur. La première forme précède le surmoi : *« appuyée sur un désir d'échapper à l'emprise d'un regard « tout voyant », elle contribuerait à la transformation d'exhibition en curiosité sexuelle »*[38] Puis apparaît la deuxième forme, plus temporisée des pulsions. La troisième forme est une « réserve protectrice » combinée au « désir du désir de l'autre ».

Il faut distinguer, selon JM Cinq-Mars, la pudeur et la honte : la pudeur est un *« désir de pas de regard »*, la honte craint les conséquences du regard.

Catherine Potel[36] propose un aperçu de la construction de son intimité, en décrivant dans un premier temps l'être comme un contenu et un contenant : le corps représente le contenant, la pudeur permet de garder secret le contenu.

Dans un premier temps, nous explique C. Potel, l'enfant doit apprendre à prendre conscience de son corps, comme lui appartenant, ceci aidé par des « expériences sensorielles ». La mère qui assume beaucoup des besoins de l'enfant l'aide dans cette individualisation, d'abord en étant en presque fusion avec son enfant, car elle seul peut savoir les besoins de son bébé, ensuite en grandissant avec l'enfant en le laissant progressivement prendre sa place dans son propre corps. Ce corps devient alors un moyen de gagner en autonomie et de découvrir le monde ; mais il pose aussi des limites, ce qui est à soi et ce qui ne l'est pas. Des sensations extérieures ressenties par le corps vont être intégrées et permettre de créer une base sur laquelle l'enfant peut s'appuyer. Avoir des limites c'est aussi avoir la possibilité de garder des secrets pour soi. La pudeur apparaît alors, lorsque l'enfant prend conscience que l'autre est là, qu'il peut le voir : *« On ne peut pas être pudique sans être assuré qu'il y a un autre qui existe. »*[36] Etre pudique consiste à dire

j'existe comme tel, je suis ; mais aussi l'autre qui me regarde, lui aussi une intimité, et une pudeur que je dois respecter. Un enfant qui, grandissant, à bien compris le « dedans » et le « dehors » est alors capable de garder des secrets pour lui, de comprendre et de respecter les secrets de l'autre.

II. Origines

« Ah, ces parties dites honteuses, pudenda, si naturelles à l'animal, si plaisante à l'homme, quand une culpabilité soigneusement entretenue par la religion et le discourt psychanalytique ne viennent pas s'en mêler… Que de crimes n'a-t-on pas commis en leur nom ! »

Annick Drogou

I. 1- Etymologie

Le mot pudeur vient du latin *« Pudor »*. On peut noter que « *pudenda* » représentait les organes honteux, et « *impudicus* » le majeur, le doigt de la main, le plus indiscret.[17] En latin, « me pudet » signifie avoir honte, un sentiment venant de l'extérieur ; on observe, déjà à l'époque, cette notion induite par la société et l'éducation. La pudeur, nous empêche de commettre un acte, la honte juge l'acte déjà commis. Le mot pudeur, n'apparait qu'au 16ème siècle, Vaugelas nous apprend que Philippe Desportes, un poète baroque français, aurait été le premier à utiliser le mot.[44] Avant cette époque, au moyen-âge, on désignait la pudeur de « honte » et de « vergogne ». Au XVIIème siècle, les femmes seront modestes et les hommes seront décents, civils, et honnêtes, et c'est alors que nait l'impudeur .Au XIXème, la pudibonderie fait son apparition. L'évolution des mots

se rattachant au sentiment de pudeur, n'est que le reflet de l'évolution morale de notre société.

Si aujourd'hui l'adjectif « pudique » désigne une personne, du XVIème au XVIIIème il était plutôt associé à des actes ou des sentiments (mariages, exécutions bâclées…) En effet l'attitude est plus évocatrice d'une impudeur qu'un décolté un peu trop plongeant !

I. 2- L'origine du Sentiment, ou l'intériorisation de notre zone de danger.

Dans « La dynamique de l'Occident »[21] Elias met en avant des origines possibles au sentiment de pudeur. Au moyen-âge, la violence quotidienne, représentée par la guerre, les catastrophes naturelles, les pulsions diverses, crée une « zone de danger » ignoré de l'homme civilisé. Avec le « processus de civilisation » représenté par l'ouverture du commerce, la pacification des échanges, on voit s'intérioriser la « zone de danger ». En effet, la civilisation se doit de créer des règles de société, les hommes devenant de plus en plus dépendants les uns des autres, doivent intérioriser leurs pulsions et apprendre à vivre ensemble, en se regardant, en se jugeant, d'où la nécessité d'un autocontrôle.

La peur n'est alors plus extérieure comme la brutalité du monde, mais bien intérieure, c'est la peur de ne pas contrôler ses pulsions.

On observe une scission de l'état psychique des individus entre « fonctions pulsionnelles », ou « ça » et fonction de surveillance des pulsions, ou « moi » et « surmoi », qui représente le contrôle psychique.

La structuration de la société permet d'expliquer les règles de bienséances décrites dans les différentes époques de notre histoire. Dans la société de cour, se dénuder devant une personne d'un rang social inferieur n'est pas considéré comme

une faute, par contre si l'inverse se produit, cet acte devient honteux. Ceci explique pourquoi à une époque, une femme ne devait pas se mettre nue devant un homme car elle était considérée comme socialement inferieur. Plus les différentes classes se rejoignent et plus la dépendance des hommes entre eux s'accentue, plus ses règles disparaissent au profit d'une pudeur équivalente pour tous.

Les enfants sont conditionnés par ces tabous de pudeur et ce sentiment devient de moins en moins une contrainte extérieure dictée par la société, mais de plus en plus une contrainte intérieure à l'individu.

L'évolution de la conception de la pudeur dépend étroitement des conditions de l'époque. La prostitution réformée par François II est due aux épidémies, qui n'existaient pas lorsque Saint Louis avait voulu faire passer ces lois.

IV. Naturalia Non turpia

Même si la rationalisation de nos sentiments, nous incite à concevoir que notre mise à nu est nécessaire à notre santé, les autocontraintes décrites plus tôt incitent fortement à être gêné de cette situation. C'est ce conflit intérieur entre rationalisation et autocontraintes qui rend difficile la prise en charge du bien être du patient.

« Naturalia non turpia »[17] (il n'y a pas de honte à ce qui est naturel) Evidement tout patient peut contredire ce vieil adage, en racontant la difficulté de se mettre à nu devant un ou souvent plusieurs regards étrangers.

En tant que soignant, on nous apprend qu'à l'hôpital la sexualité n'existe pas. En regardant le corps d'un patient, on ne voit qu'un corps anatomique.

Lors d'une garde, une sage-femme suit une patiente en travail, la voit nue, l'examine à plusieurs reprises. Au cours de la nuit une césarienne s'avère nécessaire, la sage femme s'affère à préparer la femme à l'intervention, s'arrête dans la salle de soin, se demandant si elle doit prendre le rasoir, elle ne sait plus si la femme est épilée.

Cette anecdote prouve combien à l'hôpital le « corps médical » et le « corps sexuel » est différencié. Pourtant en se plaçant du coté du patient, la réalité est beaucoup plus complexe. En arrivant à l'hôpital les patients enlèvent leurs vêtements pour revêtir la blouse de rigueur. Ils sont dans un environnement

inconnu, qui peut être vu comme hostile car lié à la raison angoissante de leur venue à l'hôpital. Il ne leur reste rien hormis cette intimité du corps et de l'esprit.
La nudité représente la sexualité, l'amour physique ; comment interpréter alors le regard froid, professionnel du soignant face à la découverte de ce qui représente notre séduction ? Ignorer ce coté désirable d'un corps nu, renvoie une image négative au patient, une dévalorisation de son intimité.
« La pudeur consiste à préserver l'image que le sujet a de son corps »[13] En considérant le patient dans son ensemble avec son histoire et sa sexualité on ne le réduit plus à un corps. Le but n'est plus de cacher au maximum son corps comme honteux mais de respecter ce qui est considéré comme intime.

v. Notions à retenir

La pudeur sied bien à tout le monde ; mais il faut savoir la vaincre et ne jamais la perdre.

Montesquieu

Au terme de cette première partie, il est aisé de définir la pudeur comme naturelle à l'homme dans son sens le plus large, mais variante en fonction des lieux, des conditions sociales, du sexe, ou des sensibilités.

Comme Adam et Eve nous le révèlent, la pudeur ne peut exister que si l'on a conscience du regard de l'autre. Même au XIXème siècle où le regard de Dieu, omniprésent, incite à être pudique même seul.

Chaque civilisation établit ses propres règles de pudeur, en effet si l'exhibitionnisme est condamné dans nos pays, que penser des *« négresses rougissants des caleçons que leur imposaient les missionnaires »*[17]

Le lieu définit des règles de pudeur différentes. On n'a pas les mêmes lois dans la rue que dans l'intimité de sa maison, en centre ville que sur la plage. En 1965, une femme vêtue d'un monokini fut condamnée pour s'être promenée dans la rue, à quelque mètre de la plage. [17]

Bien sur l'époque révèle différentes règles. Au moyen âge il fallait cacher ses jambes, mais le décolleté était toujours plus plongeant (jusqu'à même découvrir un sein) Aujourd'hui les jupes sont très courtes, mais aucune femme ne se promènera en société un sein à l'air !

La dernière notion importante pour bien comprendre la pudeur, est son caractère nécessaire. Toute civilisation doit créer ses règles pour trouver cet équilibre entre pudeur, a-pudeur, et impudeur. Les évolutions des différentes sociétés conservent cet équilibre en renforçant un respect si un autre est libéré.

VI. Ce que nous disent les Lois.

« Chacun a le droit au respect de sa vie privée » art. 9 al. 1 du code civil, 1970.

En France, la pudeur est protégée par des lois très précises. On peut distinguer deux types de protection :

- Tout d'abord la pudeur individuelle qui encadre dans un premier temps la vie privée. Celle-ci fait respecter tout ce qui est intrusion dans la sphère privée, soit le domicile, le corps, mais aussi toutes informations sur la vie privée. C'est dans ce cadre que les soignants doivent respecter le secret professionnel. Dans un deuxième temps, la loi fait respecter la pudeur individuelle dans un cadre public, comme sur le lieu de travail. La question de la pudeur à l'hôpital y est aussi traitée. Aucun texte juridique n'indique que le patient n'a pas droit à la pudeur ; or demandons nous systématiquement l'autorisation de soulever un drap, de toucher une personne, frappons nous à la porte avant d'entrer ?

« La réflexion d'un médecin à qui une parturiente sur la table de travail d'accouchement demandait de bien vouloir fermer la double porte donnant sur un couloir desservant les autres salles d'accouchement et le bloc opératoire : « Quel est le problème ? Il n'y a que des médecins et des sages-femmes qui passent. » »[25]

Il est intéressant de voir ici un exemple flagrant, non pas du manque de respect de la pudeur de la part du personnel soignant, mais bien de l'a-pudeur que se doit d'avoir tout patient….. Or la loi ne distingue pas la pudeur des bien-portants des malades ! En entrant à l'hôpital, toute personne conserve ce droit à la protection de son corps et de son intimité.

-Vient ensuite la pudeur du public. La loi nous protège contre un spectacle qui serait déplacé. Nombreux sont les écrits qui ont été censurés pour *« outrage à la morale et aux bonnes mœurs »*. Les fleurs du mal ont ainsi étaient condamnées : *« Les tableaux qu'il présente au lecteur conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant la pudeur »*[25]

Heureusement, les mœurs changent, les interdictions également.

On peut évoquer également l'exhibitionnisme, défini depuis 1877 comme la nudité *« hors des convenances courantes »*.

2ème partie :
Quand la pudeur se mêle à l'art des Accouchements

« Face à ces innovations qui n’en sont pas, à ces exhibitions de parties du corps qui font scandale uniquement parce que l’on a oublié qu’elles ont déjà été exhibées autrefois, l’observateur est tenté de conclure, qu’en ce qui concerne la nudité, l’histoire est un éternel recommencement, un mouvement sans suite qui reprend, en se contentant de les remettre au goût de jour, des partitions déjà jouées. »

J-C Kaufmann



L’étude historique de la pudeur nous permet d’analyser, d’étudier et de comprendre l’héritage important, que des siècles de règles de bienséance et de société, ont pu dicter à notre conduite et envahir notre inconscient.

Nous sommes étonnés de voir, combien, les réactions décrites plus loin sont vigoureuses, presque démesurées, et combien d’autres nous paraissent inconcevables aujourd’hui.

J’aborderai cette étude historique selon trois axes : trois sens liés étroitement au sentiment de pudeur. Ils nous permettront d’aborder la pudeur obstétricale d’une façon détournée mais révélatrice du sentiment de l’époque. En effet, du fait de sa subjectivité, peu de livres parlent de pudeur au sens premier et aucun ne nous raconte comment on la respecte.

A travers ces différents sujets, je vous invite à décoder les lois de ce sentiment omniprésent.

Les trois sens étudiés sont tout d’abord la vue et le toucher, indispensables dans notre clinique de sages-femmes et liés à la pudeur physique, puis l’ouïe qui se rapporte à la pudeur des sentiments.

I. La vue

« La vraie pudeur est de cacher ce qui n'est pas beau à faire voir. »
Georges Courteline

I. 1. Regard du corps.

I.1.1. Un événement vécu collectivement.

La naissance a toujours été, dans les campagnes un moment de collectivité. Dès les premières contractions douloureuses appelées « mouches » toute femme du village vient, qu'elle soit parente, commère, ou simple voisine. Les paroles se mêlent aux cris, aux passages des uns et des autres. Au 18ème siècle, Guillaume de la Motte raconte un accouchement où il dut faire une manœuvre *« en présence de plus de trente personnes »*[2]

La naissance est alors une histoire de femmes, car toutes les femmes sont concernées. Elles viennent raconter leur propre accouchement, échanger des recettes, faire des commentaires sur l'enfant. Cet événement est pourtant courant dans les campagnes, mais il n'en est pas moins important ; et chaque femme ayant déjà donné la vie y est conviée.

« L'une court chez la mère l'autre chez la sœur, l'une va querir de l'eau pour resjouïr le cœur. […] Et mille autres discours de grossesse, d'enfant, de nourrices, de laict, d'heureux accouchements, pendant qu'on fait bouillir le pot plein de merveilles, de mauves, d'olibane, et de roses vermeilles… »[11]

Il est difficile d'imaginer alors une quelconque intimité pour la future mère, parmi toute cette agitation. Les médecins la jugeront, plus tard, nocive pour la mère et l'enfant ; on limitera le nombre de visites, toutes les commères seront mises à la porte, pour aérer la pièce et faire silence. Seul la famille proche ou quelques amies seront acceptées. Les fenêtres s'ouvriront et le feu sera réduit, et avec tous ces changements, disparaitra ce qui était autrefois une fête preuve de la solidarité féminine ; l'accouchement deviendra privé. *« Faites sortir les commères qui remplissent habituellement la chambre, vicient l'air, agitent votre*

cliente, l'inquiètent, la tourmentent, qui vous embarrasseront durant les manœuvres et vous critiqueront ensuite si elles ne réussissent pas. »[2]

Madame Le Boursier Du Coudray, en 1773, conseille, dans son abrégé de l'art des accouchements, de demander à la future mère si une personne présente la gêne, et si tel est le cas la sage-femme se doit de faire sortir la dite personne.

Dans La joie de vivre, Zola nous compte un accouchement du 19ème siècle. Il nous décrit la difficulté qu'a Louise, future maman très pudique, comme les femmes respectueuses de cette époque, à se monter affaiblie et nue devant sa cousine et la bonne : *« Elle gardait, dans l'abominable torture, cette unique préoccupation de sa pudeur et de sa grâce de femme. D'une grande résistance nerveuse, malgré ses membres délicats, elle mettait à ne pas s'abandonner le reste de ses forces, tracassée de n'avoir pas pu enfiler ses bas, inquiète des coins de nudité qu'elle montrait. Mais une gêne plus grande la saisit, des besoins imaginaires la tourmentaient sans cesse, et elle voulait que sa cousine se tournât, et elle s'enveloppait dans un coin du rideau pour essayer de les satisfaire. Comme la bonne était monté offrir ses services, elle balbutia d'une voix éperdue, à la première pesanteur qu'elle crut éprouver : - Oh ! pas devant cette fille… Je t'en prie, emmène-la un instant dans le corridor. ».*[24]

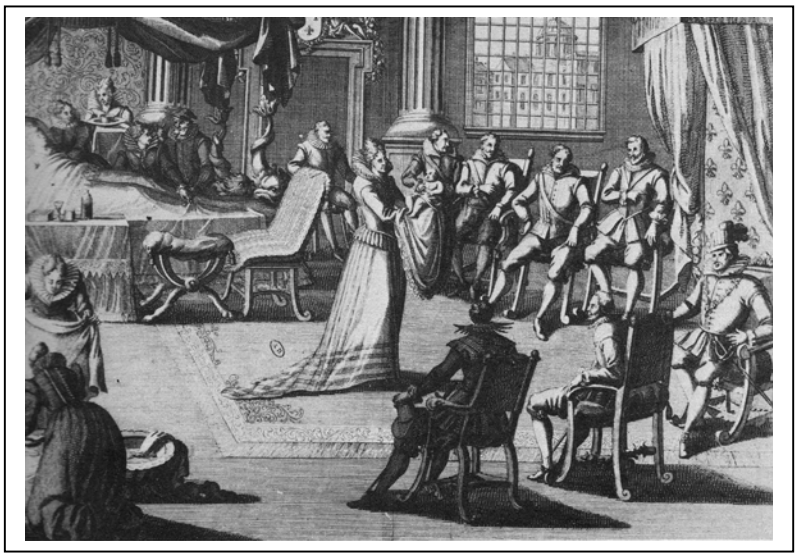
Les matrones du XIXème siècle sont formées en ville par des médecins. Elles utilisent leurs techniques bien loin des recettes ancestrales, et s'éloignent de la souffrance et du travail des mères. Même si elles sont tolérées, et bien souvent préférées aux médecins hommes de cette époque, leur professionnalisme les éloigne de leurs patientes, et les futures mères n'en sont que plus isolées.

I.1.2. La reine va accoucher ! une mise en scène bien impudique !

En France, il est coutume pour les reines d'accoucher en présence de nombreuses personnalités de la cour, ceci pour plusieurs raisons. La notion de transmission du pouvoir est bien sur la plus importante, rappelons qu'en France seuls les garçons peuvent hériter du pouvoir royal, il est indispensable que de

nombreux témoins puissent prouver la légitimité du futur souverain ! Louis XIV le disait lui-même : *« Nous ne sommes pas comme les particuliers ; nous nous devons tout entier au public »*[31] pour cela, la reine se doit d'accepter cette situation.

Cette coutume se serait développée au fur et à mesure, évoluant toujours vers une structuration de plus en plus importante, toujours très codifiée, surtout à partir de l'ancien régime. Cette mise en scène, peut s'expliquer par la loi Salique, propre à la monarchie Française. Elle impose la transmission du pouvoir par le sexe masculin uniquement.



Aucune fille ne pourra jamais hériter du « pouvoir », ni le transmettre. Si aucun mâle ne nait d'un mariage souverain, les princes de sang, proches parents du roi, hériteront du pouvoir royal. Il est aisé de comprendre, pourquoi il est indispensable aux princes de sang, toujours avides de pouvoir, d'assister à l'accouchement de la reine, et de s'assurer qu'il nait un garçon ou une fille. Henry IV qui sait la pudeur de sa femme Marie de Médicis, lui explique *« « M'amie, vou sçavez que je vous ay dit par plusieurs fois le besoin qu'il y a que les Princes du sang soient à vostre accouchement. Je vous supplie de vous y vouloir résoudre, c'est la grandeur de vous et de vostre enfant » à quoi la reune lui répondit qu'elle avoit esté toujours résolue de faire tout ce qu'il lui plairoit. « Je sçai bien m'amie que vous voulez tout ce que je veux mais je connois vostre naturezl qui est timide et honteux ; que je crains que si vous ne prenez une grande résolution, les voyant, cela ne vous enpesche d'accoucher. C'est pourquoi, derechef, je vous prie de ne vous estonner point : puisque c'est la forme que l'on tient au premier accouchement des reines » »*[20] D'autres hommes sont présents : les médecins, même avant l'avènement des accoucheurs. Ils restent généralement hors de la

chambre, la reine est assistée par sa sage-femme, mais ils interviennent si des complications apparaissent, pour donner leurs avis. Cependant, jusqu'au XVIIème siècle, la sage-femme a toujours le dernier mot. Enfin le roi est présent, ce qui est fort rare pour les autres maris, lors de l'accouchement de leur femme ; il a ce privilège. Il assiste au travail en entier, encourage sa femme, ne la quitte que rarement. Même pour la naissance des ses petits enfants, le roi veut participer. Toute cette effervescence autour de la reine, va à l'encontre de toute règle de pudeur. Aussi, pour tenter de garder un peu d'intimité, on tend des draps autour du lit royal. Madame de Campan nous raconte l'accouchement de Marie – Antoinette en 1778 :

« A l'instant ou l'accoucheur Vermond dit à haute voix : « La reine va accoucher ! » les flots de curieux qui se précipitèrent dans la chambre furent si nombreux et si tumultueux, que ce mouvement pensa faire périr la reine. Le roi avait eu, dans la nuit, la précaution de faire attacher avec des cordes les immenses paravents de tapisserie qui environnaient le lit de sa majesté : sans cette préoccupation ils auraient à coup sur été renversés sur elle. Il ne fut possible de remuer dans la chambre, qui se trouva remplie d'une foule si mélangée qu'on pouvait se croire sur une place publique. »[11]

I. 2. Regard du soignant

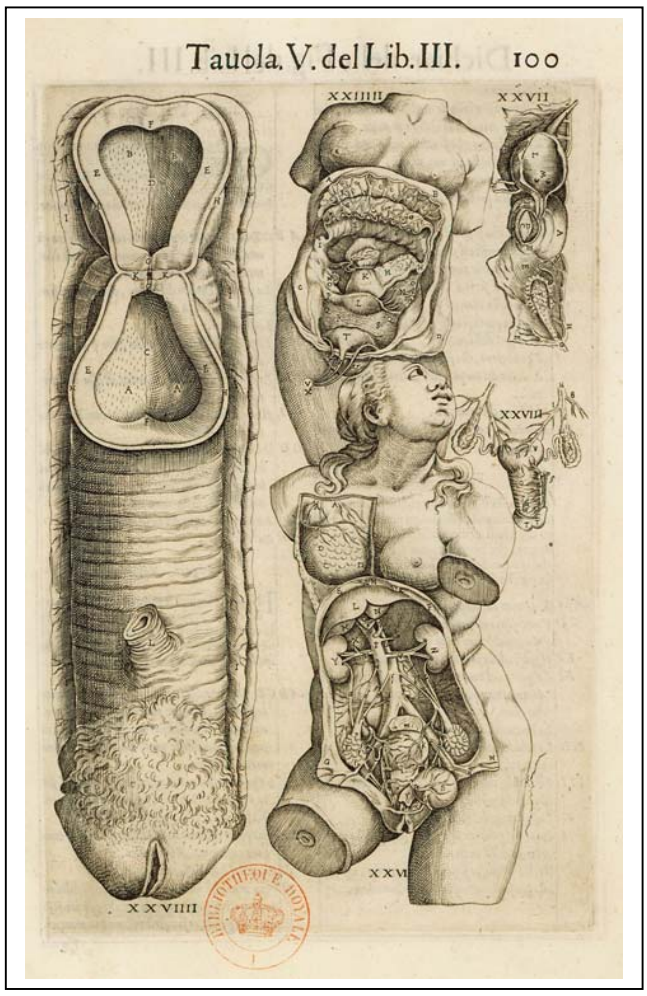
I.2.1. Représentation Anatomique.

Regarder le corps c'est savoir le redessiner, pour l'apprendre et repérer ultérieurement une anomalie anatomique. C'est définir le normal, physiologique.

Les livres d'anatomie sont dessinés, durant le moyen-âge et la renaissance, principalement par les clercs, qui, bien sur, ne pratiquent pas de dissection : l'homme étant à l'image de Dieu, on ne peut pas dégrader son corps. Ses moyens d'étude sont donc limités à une simple observation. Les connaissances anatomiques viendront de la médecine de Byzance, très développée, et des écrits de la médecine antique.

La représentation peut elle-même être considérée comme indécente. Comme pour l'art, on détourne le corps, on l' « autorise » au regard en représentant des figures divines : les Dieux de l'antiquité, et même Adam et Eve, représentés par Thomas Gemini en 1545.[17]

On cache les organes génitaux avec des feuilles de vigne ou des plis du drap. Les artistes ont une liberté d'expression et de représentation du nu qui aide la médecine grâce à sa précision.



La représentation des organes de la « génération » de la femme, ont posé bien des problèmes. Comment dessiner cette partie sans choquer les mœurs ? et surtout comment la représenter sans l'observer ? Il est en effet difficile d'imaginer des moines représentants sans rougir l'intimité d'une femme. On savait que les parties de la femme étaient l'exact opposé de l'homme, beaucoup de représentations s'appuient sur cette idée. Certaines femmes décrivaient le sexe féminin aux hommes pour qu'ils puissent le dessiner, car l'étude du corps féminin intéresse toujours pour comprendre la génération.

La science prendra, petit à petit le dessus sur la pudeur médicale, les planches anatomiques se multiplieront et se préciseront, mais resteront réservées au corps médical. Au 17ème siècle, avec l'ouverture des hôpitaux laïcs, le concentré de miséreux et de filles mères permettront aux médecins de l'époque d'observer des corps, surtout féminin, sans scrupule pour comprendre, s'entrainer et progresser.

I.2.2. Regard de la matrone et de l'accoucheur.

« Touchez mais ne regardez pas ! »
Witkocoski

Pour un homme, se montrer nu n'est pas impudique en soi, ce qui l'est, c'est quand il y a un rapport entre la nudité et la sexualité, ou la maladie. *« Exhiber un membre pour satisfaire un besoin urgent n'a rien d'indécent ; faire allusion à un mal qui s'y serait niché devient impudique. »*[17]

Pour une femme, le regard d'une matrone est évidement plus simple à accepter que le regard d'un homme. Au 15ème siècle dans *« Le cent nouvelles nouvelles »* y est décrit une jeune fille trop pudique pour montrer ses hémorroïdes à un médecin : *« Ne se vouloit accorder nullement qu'(on la meist en fasson que son mal fust apperceu, mesme amoit plus cher morir qu'ung tel secret fust a nul homme décelé. »*[17] La matrone semble être dispensée de la pudeur naturelle féminine, l'Eglise lui accorde un droit de regard normalement interdit à son sexe ; son regard est parfois … indiscret. Ainsi devant la stérilité d'un couple, ou une impuissance masculine, la matrone était invitée à rester avec le couple durant leurs ébats, pour les encourager dans leur union, leur donner des conseils, avant de faire son compte rendu au médecin.[17] Si la matrone était présente à la place du médecin c'est bien pour protéger la pudeur féminine, la pudeur masculine, elle n'existait pas encore. Pourtant même les matrones sont réglementées vis-à-vis de leurs regards, on connaît bien le doigt surmonté d'un œil représentant la loi du toucher sans voir.

Les sages-femmes travaillaient sous le jupon des femmes, et même durant l'expulsion, regardaient le moins possible ; soutenaient le périnée, pas besoin de voir pour cela ! Seule l'évaluation des pertes sanguines nécessitaient un regard discret.

A l'arrivée des accoucheurs, on prend conscience du bénéfice de regarder les organes génitaux. L'accoucheur qu'il soit homme ou femme pourra regarder le périnée durant l'expulsion ; mais pour limiter l'impact d'un tel regard, sur l'intimité d'une femme, il ne se mettra jamais de face, mais de coté.[26]

Le soignant se devra de sortir durant l'émission des urines et des selles, ainsi que pour laisser au couple des moments d'intimité : *« Pendant le travail, les femmes sont bien rassurées par les caresses, les consolations que leur prodigue leur mari : le médecin comprendra que sa présence gêne ces doux épanchements, et qu'il doit discrètement se retirer, ou au moins ne pas s'en apercevoir. »* [26]

I. 3. Regard d'homme :

I.3.1. La mode des « sages-femmes en culottes »

L'accouchement a toujours été une histoire de femme. Laurent Joubert déclare : *« Il est plus honnête que ce métier-là se fasse de femme à femme és parties honteuses. »*[17] L'homme est considéré comme dangereux pour une femme en travail. En 1522 Le docteur Wertt, chirurgien, serra exécuté pour avoir pratiqué un accouchement déguisé en matrone.[17]

Mais comme les matrones, souvent incultes accouchent les femmes, sans aucune notion d'anatomie, ni de physiologie, les pertes maternelles et fœtales sont nombreuses. Les médecins, qui veulent s'immiscer dans le monde de la naissance les dénoncent. A cette époque seuls les chirurgiens étaient habilités à utiliser les instruments, et à pratiquer une césarienne sur femme vivante, (rare à cette époque) ; leur venue était souvent annonciatrice d'accouchements laborieux. Louise Bourgeois nous raconte *« Je me trouvay un jour à l'accouchement d'une honneste damoiselle de mes bonnes amies de l'laquelle le mary estoit absent. Elle estoit assistée de trois ou quatre de ses amies […] Elles me prirent de la faire voir au chirurgien, je leur accorday pourvu qu'elle ne le vid point, d'autant que je sçavois que cela estoit capable de la faire mourir d'appréhension et de honte. Je la persuaday de se glisser aux pieds de son lict. Je mis le duvet au milieu du lict. Il la toucha comme je lui parlois, elle ne li vid point et accoucha sans artifice ny ayde, que de Dieu et de la nature. »*[20] En 1627 La duchesse d'Orléans meurt en couche, en mettant au monde la grande Mademoiselle. Louise Bourgeois sa sage-

femme, deviendra, malgré ses protestations, l'exemple de l'incompétence des sages-femmes. C'est en 1663, lorsque Louis XIV demande à Jacques Clément d'assisté Mademoiselle de la Vallière, sa favorite, pour la naissance de Louis de Bourbon, que débute la mode des accoucheurs. En effet les matrones, alors peu réputées pour leur discrétion, n'étaient pas en bonnes grâces pour accoucher les maitresses du roi.



A cette période se livre un combat entre les chirurgiens désirants s'approprier les naissances, et les sages-femmes aidés des médecins qui proclament la pudeur féminine comme principal argument. Thuillieren annonce en 1703 *« Que cette pudeur des Athéniens est devenue rare en France !, A quels yeux et à quelles mains la plupart de nos Francoises ne se livrent-elles point aujourd'hui sans honte et sans nécessité »*[17]

En 1708 Dionis, qui est favorable aux accouchements « masculins », nous dit : *« La pudeur, qui est la vertu des femmes, a beaucoup contribué à introduire les matrones, parce qu'il s'en trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes ; mais aujourd'hui elles sont presque toutes désabusées de cette opinion. Les malheureuses qu'elles ont vu arriver par l'ignorance de celles à qui elles confoient de la nécessité de recouvrir aux chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulièrement dans une infinité d'accident qui sont au-dessus des connoissances des sages-femmes »*[17] Mais la même année Philippe Hecquet en réponse aux accusations de Dionis, *« De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes »* et déclare *« Cette profession répugne à la nature même, puisqu'elle est contraire à la pudeur qui est naturelle aux femmes »*[17]

Malgré ces attaques, les chirurgiens sont sûrs que leurs connaissances vaincront la tradition des matrones. Pour palier à ces revendications pudiques, des consignes précises sont données aux accoucheurs. Ils ne doivent pas être trop jeunes, trop propres, de peur d'attiser la jalousie du mari, et surtout, ils ne doivent pas regarder ! Un drap tendu entre le col et le ventre de la femme, protégera sa pudeur et limitera les émotions trop fortes connues comme néfastes pour la naissance. Les milieux aisés adopteront plus vite la mode de l'accoucheur, les campagnes, plus traditionnelles, auront plus de réticences à confier leurs femmes aux mains d'hommes. Petit à petit les femmes, vont quitter ce métier laissant la place aux médecins.

Les femmes, elles, doivent accepter la présence d'hommes dans ce qui à toujours été féminin. Et c'est une règle bien ancienne que les chirurgiens doivent contourner pour s'approprier l'art des accouchements. *« Des siècles de morale chrétienne lui ont appris à être réservée à l'égard des hommes de l'art ; surtout lorsqu'il s'agit des parties de la génération. Certes, la difficulté est tournée puisque l'accoucheur opère sous le drap. Mais elle ressent l'opération du toucher, qui permet de reconnaître la position de l'enfant juste avant l'accouchement comme une véritable agression. Atteinte dans son corps, c'est par son corps que la femme réagit : parfois crise hystérique, convulsions, laissent stupéfaits les accoucheurs qui s'interrogent sur leurs causes. Décidément la femme est bien un être a part ! au point de mourir de peur après avoir été accouchée par un homme. »*[11]

Pour inverser cette tendance, on instruit les sages-femmes. Madame du Coudray, va traverser la France, entre 1759 et 1783, avec un mannequin, pour donner des cours d'accouchement. Elle formera plus de 10000 élèves.

Au siècle des lumières, les grands philosophes vont encourager les accoucheurs car c'est le moyen le plus sûr pour triompher de la souffrance et de l'ignorance des matrones. L'Encyclopédie n'annonce t'elle pas dans sa définition du mot accoucher : *« Un chirurgien accouche mieux qu'une sage-femme »* ![41] En 1771 Elisabeth Nihell nous annonce, dans son *Traité des accouchements par les femmes*, l'arrivé des accoucheurs: *« L'indécente inquisition d'une troupe de mercenaires »*[17]

Jusqu'au 19ème siècle, lorsque la pudeur féminine atteint son apogée, être accouchée par un homme effraie. Zola dans la joie de vivre nous conte : *« Lazare,*

qui était montée derrière Pauline et écoutait à la porte, osa enter en disant qu'il serait prudent aussi de courir à Arromanches, pour ramener le docteur Cazenove, dans le cas où des complications se présenteraient. Mais Louise se mit à pleurer. Ils n'avaient donc pas la moindre pitié de son état ? Pourquoi la martyriser de la sorte ? On le savait bien, toujours l'idée qu'un homme l'accoucherait, l'avait révoltée. C'était en elle une pudeur maladive de femme coquette, un malaise de se montrer dans l'abandon affreux de la souffrance, qui, même devant son mari et sa cousine, lui faisait serrer le peignoir autour de ses pauvres reins tordus. »[24]

Au 19ème siècle la sage-femme est toujours présente dans les campagnes, ou elle s'occupe des accouchements, mais aussi de l'éducation des jeunes enfants et même des affaires sociales. Mais les spécialistes, infirmières, assistantes sociales… entraineront une diminution significative du nombre de sage-femme. Ce n'est qu'a la fin de la seconde guerre mondiale, avec la mise en place de l'Ordre, que les sages-femmes se dirigeant vers une profession hospitalière, leur nombre augmenta. La profession n'était alors pas ouverte aux hommes, et ce n'est qu'en 1982 qu'on ouvra la formation au genre masculin.

Aujourd'hui rares sont les refus des patientes, d'être accouchées par un homme. Sauf dans certaines convictions religieuses, mais dans ces cas les difficultés sont plutôt exprimées par la famille, et surtout le mari, que par la femme elle-même.[35]

I.3.2. La place du père dans l'accouchement.

« Certaines femmes ont presque honte d'accoucher devant leur mari, pour d'autre, au contraire c'est une consolation de l'avoir près d'elle. »

P Cazeaux

Les hommes ne sont en général pas admis lors de la naissance. Les pères sont soigneusement écartés, mais en aucun cas exclus. Ils sont simplement reconnus comme incompétents et gênants.



Il est vrai qu'au milieu de toutes ces femmes expérimentées, face à la douleur de sa femme et à la peur de la perte de l'enfant et de la mère, on peut aisément imaginer le sentiment masculin.

Pourtant dans certaines régions il est de coutume que le père soit présent, ainsi en Sologne

« Si le mari intimidé voulait discrètement se retirer suivant l'habitude vers quelque auberge en attendant que la chose se fasse, sa femme lui faisait ironiquement remarquer « Puisque tu as été à la façon, tu s'ras à la récolte. » »[2] Parfois la réalité des conditions de vie oblige le père à être présent. En pleine nuit dans des milieux pauvres, il est possible que le père se retrouve seul pour assister sa femme, aidé par son expérience des bêtes qui mettent bas. Une certaine coutume française veut que l'homme recueille l'enfant dans sa chemise, le nouveau né peut alors être réchauffé et s'imprégner de l'odeur paternelle. Malgré ces quelques exemples, la plupart du temps le père reste en dehors de la chambre, il peut cependant, si l'accoucheur le permet, faire quelques apparitions pour soutenir la future mère, mais il n'entrera jamais le premier dans la chambre.

Lorsque les femmes iront accoucher à la maternité, les hommes seront bannis des salles de naissance. Il faudra attendre les années 1950, pour qu'on

reconnaisse les effets bénéfiques de la présence masculine, et qu'on leur ouvre les portes.

I.4. Tenue vestimentaire

« Cacher ce sein que je ne saurai voir. »

Molière

La tenue vestimentaire de rigueur durant le travail et l'accouchement est très variable, les plus riches se font envoyer un trousseau de Paris, mais les plus pauvres, n'on pas vraiment de tenue précise, en réalité la plupart travaille jusqu'au dernier moment. Le trousseau de base, que pouvait apporter la sage-femme dans le cas des femmes les plus pauvres, comporte : un drap pour recouvrir la mère, des torchons pour faire sa toilette après l'accouchement, des vieux torchons usés donc plus doux pour laver l'enfant, un coussin pour mettre sous les fesses de la mère.

En règle générale, des le début des contractions on dénoue les nœuds et les cordons des vêtements maternels, pour amplifier le vêtement (cette coutume viendrait de l'Antiquité, ou les Déesses accoucheraient de cette manière.) On libère les vêtements, mais on ne dénude jamais la femme, cela serait considéré comme indécent, étant donné la présence d'autres femmes du village. La matrone travaille sous le jupon. *« On ne doit point mettre la femme à découvert, comme plusieurs le font, si l'on ne rougit point de l'indécence qu'il y a de la laisser nue, exposée à la vue des spectatrices, on doit au moins la cacher avec soin pour garantir ses parties de l'impression du froid, qui pouroit lui être préjudiciable ; d'ailleurs la vue en ces cas là nous est inutile, puisque ce sont nos mains qui doivent sentir, et nous faire distinguer ce qui se passe. »*[8] A cette période on pensait que la pudeur pouvait retarder l'accouchement. Cependant dans la région de Dun-le-Roy en Berry au 18ème siècle, les femmes étaient déshabillées entièrement pour ne pas gêner matrone ou ne pas salir le linge, la cause n'est pas vraiment claire ! Mais cette coutume est très rare dans l'histoire des accouchements.[11]

La coiffure semble très importante, en début de travail on prend le temps de peigner la future maman. *« Une circonstance n'est point à négliger, c'est de faire garnir la tête de la femme avant qu'elle accouche ; elle peut se peigner et si elle mettoit de la poudre, elle observeroit qu'elle n'eût point d'odeur, elle doit*

avoir de bons bonnets, et de grosses cornettes, et s'accommoder la tête de manière qu'elle n'y fente point de froid, et qu'elle puisse être douze ou quinze jours sans y toucher. »[8] La coiffure semble représenter la part de sensualité féminine, et les nombreuses visites qui suivront la naissance, ne doivent pas voir la jeune mère mal coiffée.

Dans la société aristocratique, la tenue vestimentaire est préparée. Au moyen âge, on décore la chambre avec des tentures vertes pour la famille royale, le bleu est aussi utilisé, mais le rouge est proscrit, car il pourrait effrayer l'accouchée. Le blanc est réservé aux femmes d'un rang moyen, il est donc plus utilisé. Dans les tableaux de cette époque les accouchées sont souvent représentées dans leur lit, habillées en blanc, des tuniques lâches et amples.

Au 19ème siècle, à l'apogée de la pudeur féminine, les femmes ont une toilette ne servant qu'à l'accouchement. Elle est constituée d'une chemise courte, de bas amples retenus par une jarretière large, d'une chemise manches longues (on glissera les jambes dans les manches) et enfin d'une jupe et d'une jaquette. Cet ensemble est réservé aux femmes les plus fortunées, et, semble t-il vivant dans la capitale. Pour les autres, elles s'habilleront avec une chemise longue, une camisole et seront recouvertes d'un drap.[34] P Cazeaux recommande seulement *« Les vêtements seront amples, assez pour ne gêner ni les mouvements, ni la respiration. »* [26]

Apres l'accouchement, on s'occupe de l'enfant, ou on nettoie le vernix avec beaucoup de rigueur, car on y voit là, les résidus de l'acte sexuel, bien sur considéré comme sale. La femme serra contentieusement nettoyée, puis on pliera un linge en deux ou quatre, qu'on placera à l'entrée du vagin. Cette technique appelée « bouchoir » permet de ne pas faire rentrer de l'air dans la matrice. Un autre linge sera plié en triangle et bandera le bas ventre, pour éviter la descente de la matrice. Enfin on couvrira le sein avec une serviette fine et un peu usée, préalablement chauffée.

I. 5. Positions d'accouchements

« Je n'ai jamais accouché aucune femme dans son lit,
à moins que je n'ai été indispensablement obligé par une occasion présente »
Mauquest de la Motte

Au moyen-âge, on pensait que l'enfant décidait lui-même de sa mise au monde, par manque d'espace dans la matrice maternelle. Par conséquent on devait l'aider dans son chemin en utilisant la pesanteur, soit des positions debout ou couchées. Jusqu'au 18ème siècle les positions d'accouchement sont extrêmement variables, spécifiques des régions de naissances. Dans les campagnes berrichonnes, c'est la position debout devant la cheminée, ou à genou sur une chaise qui y est privilégiée. En Lorraine et en Alsace la coutume est d'utiliser la chaise d'accouchement. Chez les plus pauvres on accouche dans la paille, pour ne pas nettoyer les draps. Chez les plus riches si, comme Marie de Médicis, l'envie leur en prend d'accoucher dans un lit, la sage-femme disposera un lit de camp appelé « lit de misère » devant la cheminée. On encourage la femme à choisir ses positions, on favorise la mobilité.



Le grand changement apparaitra au 18ème siècle, lorsque les accoucheurs entrent dans le milieu de la naissance. Certain favorisent les positions verticales, comme Mauriceau ou Baudelocque ; d'autres condamnent ces postures jugées indécentes. En 1786, Lecomte un chirurgien accoucheur déclare :

« Avec autorité, elle (la sage-femme) lui ordonne de s'agenouiller et d'étendre les bras sur le haut de la chaise ; l'attitude prise, une seconde commère qui est au fait

de ce malheureux usage découvre la femme dans son entier et reste dans cet état jusqu'à ce qu'elle soit accouchée, c'es ce qu'elle nomme accouchement fait postérieur. Cette méthode n'est ni soutenable ni même pardonnable, premièrement parce qu'elle est extrêmement dangereuse, deuxièmement parce qu'elle est tout à fait indécente et répugne à l'humanité. »[12]

La position dite « gynécologique » est de plus en plus utilisée. En effet, elle permet de bien couvrir la femme, tant pour lui éviter de prendre froid que pour protéger sa pudeur. De plus, on recherche une attitude décente le plus éloigné possible de l'animalité. Les positions plus traditionnelles sont fortement condamnées, et les femmes comparées à des bêtes. Madame le Boursier du Coudray recommande la position sur le dos avec un oreiller sous la tête et un autre sous les fesses, les jambes pliées et écartées.

I.6. Pertes liquidiennes, Produits corporels

« L'Eglise a horreur du sang » proclame en 1163 le concile de Tours.[1] Pourtant on le sait, lors d'un accouchement, il y a du sang ! On comprend pourquoi les clercs médecin laissaient aux matrones l'art des accouchements. Aucun récit d'accouchement ne parle de la moindre goutte de sang, on cite les « eaux » qui peuvent s'écouler, mais le sang est considéré comme impur, honteux.

On s'intéresse très tôt au sang menstruel de la femme ; toujours dans un but de comprendre la génération. La question fait débat, les menstrues jouent elles un rôle dans la formation d'un embryon ? En 1267, Gilles de Rome explique dans sont traité « De la formation du corps dans l'utérus » *« L'existence du sperme féminin peut être à la rigueur admise, mais on lui dénie toute utilité. Il n'est pas question d'attribuer à cette humeur une quelconque parcelle de vertu formative, une quelconque action dans la constitution de l'embryon. »*[10] Le sang qui élabore l'embryon provient indirectement du sang menstruel, le liquide impur est maintenu à distance du futur enfant.

Bien sùr les menstrues renvoient à la non-fécondation de la femme ; Trotula une sage-femme de Salerne les appelait *« Fleurs »* car *« de même que les arbres ne portent pas de fruits sans fleurs, de même les femmes sans fleurs sont frustrées de leur fonction de conception »*[10] En 1882, le Docteur A. Mayer, écrit dans « des Rapports Conjugaux » *« Le vulgaire se persuade que le sang des règles est, de sa nature, vénéneux et infect : c'est une erreur ; car si l'écoulement vient à contracter ces propriétés, ce qui n'est pas rare, il le doit à un défaut de propreté, à la chaleur des parties et au long séjour qu'il y fait. »*[27] On peut observer une évolution des croyances médicales, mais le peuple continue à penser que les pertes sanguines féminines sont sales. D'ailleurs Marie, la mère du Christ, femme pure n'a jamais été menstruée. D'autres parts les lois de Moïse sont très précises à ce sujet : *« La femme qui souffrira l'accident qui lui arrive chaque mois, sera séparée pendant sept jours, et quiconque la touchera sera impure jusqu'au soir. »*[27] on note aussi : *« Lorsqu'une femme souffre le flux, pendant plusieurs jours, hors les temps ordinaires, ou qu'il ne cesse point lorsqu'il devrait cesser, tant qu'il durera, elle sera souillée, comme elle l'est lors de ses purgations accoutumées. »*[27] On peut ici y voir les lochies qui suivent l'accouchement, et qui sont aussi considérées comme impures. A cette époque ou la révision utérine était pratique courant pour délivrer une femme, il était fréquent de voir des infections du post-partum, qui rendaient les lochies nauséabondes. Ce qui renforçait cette notion de pertes sanguines sales et impures. Ce n'est que quarante jours après l'accouchement que la femme, lors de la cérémonie des relevailles, pouvait se purifier en allant prier à l'église.

Hormis les pertes sanguines, les pertes blanches sont aussi considérées comme impures, on n'en parle pas. En 1749, le ministre Maurepas connut une disgrâce pour son manque de respect envers la marquise de Pompadour à qui il envoya ces quelque lignes :

« La marquise a bien des appas ;
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas :
Mais hélas ce sont des fleurs blanches ! »[17]

Certes, à cette époque les maladies locales entrainent des incommodités, qu'il est difficile de soigner. Beaucoup de femmes souffrent de ces pertes modifiées, qui

sont considérées comme une maladie en soit. Mais peu d'entre elles consultent un médecin pour cela. Les femmes avaient appris à les cacher, en introduisant des petites éponges dans le vagin. On sait que des ouvrières britaniques les appelés *« Faiblesses intimes »* ou encore *« déperdition »* ; et en Finlande on disait « *Une femme atteinte de fleurs blanches est considérée comme impudique »*[2]

D'autres « pertes » sont considérées comme impudiques lors de l'accouchement, c'est l'émission des selles. Nous savons bien que l'enfant en descendant entraine cette envie qui terrifie la plupart des mères. Les matrones effectuaient des lavements à l'aide d'une seringue et d'onguents. Les intestins pleins (lié à la constipation habituelle d'une femme enceinte) étaient considérés comme gênants pour l'accouchement. Pourtant certaines femmes refusaient cette habitude car les lavements étaient considérés comme sales. D'autres pensaient préserver la pudeur des femmes en effectuant un lavement : *« Mais cette précaution a, en outre l'avantage d'épargner à la femme la honte et le dégout que lui cause, pendant les derniers instants du travail, l'expulsion involontaire des feces »*[26]

On avait observé qu'à la fin du travail les femmes vomissaient. (7 cm !) Les matrones voulant hâter le travail avaient pris l'habitude de donner des vomitifs aux femmes. Cette technique fut critiquée par l'arrivée des accoucheurs, mais resta tenace dans les campagnes. Ainsi une femme en travail depuis deux jours n'arrivait pas à accoucher, les femmes du village se concertèrent et décidèrent de faire appel à une sage-femme du pays voisin, qui disait-on avait une potion qui faisait accoucher les femmes. Celle-ci arriva fit boire à la femme un peu de bouillon mélangé à une poudre grise, elle vomit beaucoup et accoucha promptement d'un garçon « *plein de vie* ».[11] Aucune allusion n'a été faite à une quelconque gêne de vomir.

II. Le toucher

II. 1. Le corps

Parmi le corps médical, le contact du corps du patient, est considéré comme sale, impur. Les médecins étudient, diagnostiquent, mais ne touchent pas ! Cette tâche est réservée aux chirurgiens-barbiers, et bien sur aux sages-femmes pour les accouchements. En effet la médecine est, au moyen âge, principalement religieuse. En 1215 le concile de Latran IV interdit aux clercs de faire verser le sang et de toucher les corps, car considéré alors comme impudique Petit à petit les médecins se rendront compte de l'importance de toucher le corps, ils commenceront par les cours de dissection, dans la médecine laïque, au 16ème siècle.

Le contact avec des vivants reste encadré, seul la prise du pouls est autorisée ; on voit même à cette époque apparaître les consultations par correspondance.



Il faudra attendre le 19ème siècle, avec la fusion des médecins et des chirurgiens, pour voir apparaître l'examen clinique, utilisé comme le meilleur moyen de diagnostic, et accepté par la société.

Dans le monde de la naissance, les matrones n'ont pas cette restriction du toucher. Au contraire, on considère que l'on doit aider l'enfant à sortir en stimulant le ventre en permanence ; on doit décoller le foetus, comme on secouerait un pommier, pour en faire tomber le fruit. Pour cela on masse l'utérus, on frictionne énergiquement le ventre, on donne des bourrades dans le dos… *« Les unes la promènent, les autres la frottent, la massent. Celles-ci lui soufflent dans la bouche pour empêcher la matrice de remonter »*.[2] On applique régulièrement des onguents, contre les coliques…, Madame du Coudray recommande d'appliquer de l'huile d'olive et de lin ou du miel sur les seins. Apres l'accouchement, la sage-femme effectue une toilette des parties intimes de la femme. Le contact d'une matrone n'est pas mal vu, ni par la parturiente, ni par le père, car le toucher professionnel d'une femme ne choque pas ; mais à l'hôpital, loin de l'intimité du domicile familial, on se méfie : *« Toute ce que la pauvreté doit subir d'humiliations, d'outrages moraux et physiques, je l'ai souffert […] sous le cynisme de ces jeunes médecins qui, avec un sourire d'ironie, relevaient le drap de lit et palpaient le corps de la femme sans défense, sous un faux prétexte de souci scientifique. »*[1]

II. 2. Le Toucher vaginal

« Il faut toucher fort rarement dans le commencement d'un vrai travail,
très modérément dans son progrès, et peu ou point du tout sur la fin,
quand tout va bien ; et quand ce n'est pas une première grossesse. »
A Levret

Le toucher vaginal est un examen classique, pour évaluer la présentation et la progression d'un travail. Il est connu depuis longtemps, déjà au 1er siècle Soranus d'Ephese le recommandait pour observer la présentation.

Mais le toucher vaginal, tel que nous le connaissons aujourd'hui, était rare. Les matrones ne savaient pas vraiment le faire, d'ailleurs même si elles savaient déterminer l'ouverture du col, elles ne savaient que faire de cette information. Le but n'est pas d'évaluer l'évolutivité d'un travail, mais de « travailler » les parties de la génération. On introduit un doigt, une main, et même jusqu'à l'avant bras, pour écarter, distendre, et faciliter le passage du fœtus. On travaille avec des

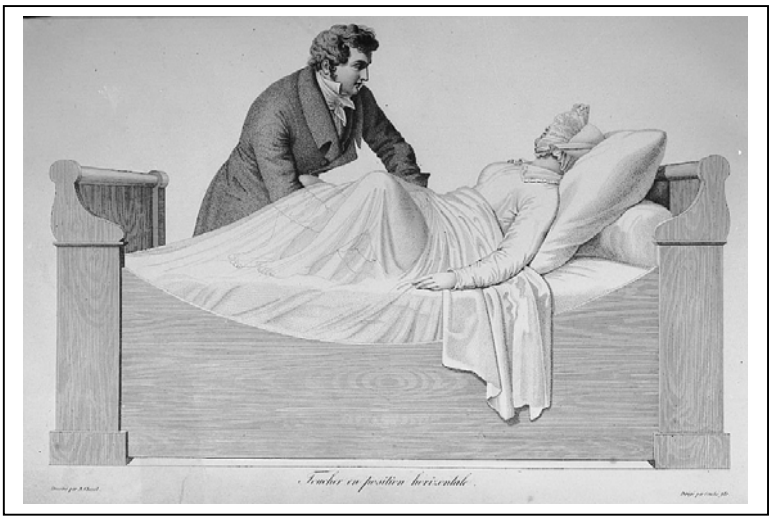
lubrifiants comme du beurre (non salé) et de l'huile. A l'époque, une bonne sage femme est une sage femme qui s'affaire, qui fait des choses, il n'est alors pas normal de payer une sage-femme pour attendre que l'enfant naisse tout seul ! *« Une bonne sage femme pratique l' « exploration », et elle « n'est autres que celle qui se met en transpiration de la tête aux pieds. Les accoucheuses savent exploiter ce préjugé. Elles plongent continuellement leur main dans le vagin. Elles l'écartent l'étirent et le manipulent comme s 'il avait une âme revêche. Elles soupirent et grognent de manière si démonstrative que l'on désespérait presque de voir jamais naître l'enfant » »* [2]

On travaille le col pour l'aider à s'ouvrir. Madame du Coudray recommande de promener le doigt recouvert de beurre ou d'huile autour de l'orifice pour l'aider à se dilater. Plusieurs jours avant les premières douleurs, la matrone vient déjà travailler les « parties ». Certaines coutumes consistaient à asseoir la femme sur un chaudron d'eau chaude pour *« ramollir le croupion et le rendre plus facile à céder »*[11] Le toucher vaginal sert aussi à rompre la poche des eaux, avec un ongle laissé long à cet effet, ou une pince, mais le plus apprécié et le plus net reste un grain de gros sel ! Cette technique est longtemps utilisée pour accélérer le travail. Elle sera contredite plus tard par les accoucheurs. Inutile de préciser que jusqu'en 1780, découverte du bénéfice du lavage de mains, l'hygiène y était déplorable, les matrones ne se lavaient que rarement les mains avant les accouchements ; les infections étaient fréquentes.

A partir de la fin du 18ème siècle, le toucher vaginal devient outil diagnostic, on ne parle pas encore en centimètres mais en représentation corporelle : ouverte à une main, ou en pièce de monnaie. Peu à peu, on prend conscience du préjudice que peuvent apporter des examens trop fréquents. Madame du Coudray nous l'explique : *« L'on doit éviter de toucher trop souvent la femme, comme bien de gens le font, croyant par là l'aider, au lieu qu'on ne fait au contraire que la fatiguer et souvent irriter les parties. »*[8] Les accoucheurs vont décrier cette habitude et la considérer comme nuisible aux femmes : « *« j'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal ; c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dés que l'accouchement est pénible ou lent ; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brulé, avec aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil et autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui bien loin de*

hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, enflammant la matrice qui ne peut plus se contracter, et les parties qui servent de passage, qui par la même se gonflent, rétrécissent les voies, et ne peuvent plus prêter. D'autrefois, ces poisons chauds produisent une hémorragie qui tue en peu d'heures. »[11]

Certaines pratiques sont considérées comme utiles, ainsi on pourra introduire la main dans le vagin, pour appuyer sur le coccyx si le bassin s'avère trop étroit. Une technique consiste même à introduire deux doigts en forme de crochets pour tirer la tête de l'enfant ; celle ci est bien sûr peu utile, elle n'est que la traduction de l'impuissance des matrones de l'époque devant une présentation qui tarde à progresser.



Toutes ces techniques nous laissent imaginer ce que peut être le ressenti de la femme qui passe plusieurs heures en travail, avec une sage-femme, qui « modèle » et manipule sans trop de retenue ses « parties ».

La notion de pudeur est absente mais la sage femme travaille sous le jupon, à l'abri des regards et c'est là le plus important. La pudeur, et la retenue face au toucher vaginal, ne viendront que plus tard, avec l'arrivée des hommes, et bien sur de l'asepsie. En 1803 P Rousset nous explique : *« L'opération du toucher exige quelques précautions qu'il ne faut pas négliger. Avant tout, le médecin doit préparer la femme en lui faisant connaître tous les avantages qu'elle en retiendra : il doit s'emparer de sa confiance, si d'avance il n'en est investi, ce point est essentiel. Car on n'imagine pas combien la timidité naturelle des femmes, dégénérée en crainte peut rendre difficiles les recherches qu'on se propose de faire, et influer sur les résultats. »*[33] On peut observer ici la retenue qui va accompagner la pratique par un élément masculin. Et c'est bien parce que l'accoucheur est un homme qu'il prendra autant de précaution, car avant, le toucher n'était pas considéré comme un acte impudique, car pratiqué par des

femmes. Un homme touchant une femme dans ses parties les plus intimes, peut entrainer une certaine retenue de la part de la femme et quelques méfiances de la part du mari !

III. L'ouïe

« Ne chuchotez point devant la femme en couches [afin de ne point l'effrayer] ».

Article 8 ordonnance sur les sages femmes 1737

III. 1. Mots tabous, mots cachés

« La femme ne doit pas se laisser aller à la parole nuisible ni à l'acte mauvais ;
car si elle parle mal, on lui répondra soit par vérité, soit par mensonge,
et il en résultera pour elle de l'embarras et de la honte, pour toute sa vie. »

Philippe de Novare

Certain mots sont tabous ; car l'idée qu'ils véhiculent sont condamnables. Dés le moyen-âge, on ne prononce pas les mots qui se rapportent aux notions effrayantes : on ne parle pas de la mort, des maladies, de Dieu et du diable. Au 16ème siècle on n'ose plus parler de sexe, surtout aux enfants, pour protéger leur pureté ; au 19ème ce sont les ordures qui deviennent tabous ! Peu à peu la peur des conséquences de prononcer un mot, devient une honte de le dire. Ainsi apparaît la pudeur des mots.

Les jurons, marques du langage émotif, représentent bien l'évolution des coutumes. Ainsi quand au moyen-âge on privilégiait le sacré (mort-Dieu…) on voit depuis bientôt deux siècles apparaître des jurons plus « terre à terre » (Bordel, putain…).Pour cacher ces mots grossiers, on les remplace, par des points de suspensions, ou des périphrases, chères aux précieuses du 17ème siècle, caricaturées par Molière. *« Ah ! mon père ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre les belles choses. »*[28]

Ainsi l'accouchement se dit : *« Le contre coup de l'amour permis »*[17] ou pour les femmes, tous les vingt-huit jours, le cardinal allait loger à la motte,

allusion évidente à la robe rouge du prélat ; et nous ne parlerons pas du fameux « service trois pièces »[17] venant directement de cette époque.

Pour les mots honteux tel que les parties du corps on emploie des termes vagues, approximatifs, ce qui ne peut aider le médecin dans son diagnostic ! A une époque des statues de diagnostic étaient utilisées, elles représentaient un personnage ou figuraient toutes les parties du corps, les femmes les plus pudiques en consultation pouvaient designer le lieu des douleurs en le montrant sur la statue. Bien sur les organes génitaux, ou « les parties » sont au centre de toutes les censures. Dans le Roman de la rose de Jean de Meung, l'amant reproche à raison son franc parlé :

« -L'amant : En outre, je vous tiens pour courtoises puisque vous avez tout à l'heure prononcé le mot « couille » qui n'est pas très recommandé dans la bouche d'une jeune fille.

-Raison : « couilles » est un beau nom, je l'aime ainsi, comme aussi, vraiment, couillon et vit ; jamais personne n'en vit guère de plus beaux. Je fis les mots et je suis certaine que je ne fis pas chose vilaine ; Dieu aussi, qui est sage et qui sait, tient ce que je fis pour bien fait. Comment, par le corps de Saint Omer ! N'oserais-je point nommer proprement les œuvres de mon père ? »[10]

Raison comprend bien ici que le mot n'est rien sans sa signification, ainsi « couilles » est dit sale pour ce qu'il représente. Pourtant l'amant nous le dit, à cette époque, les femmes ne doivent pas prononcer ces mots, les hommes eux peuvent en parler sans honte. Une mère dans un dialogue avec sa fille la met en garde : *« L'engin qui n'a pas de nom… ne doit être nommé ni ouvertement ni en secret »*[10]

Une façon bien facile pour la médecine de prononcer les parties du corps, sans heurter la morale, consiste à parler latin, pour *« Ne forsan offendam pias aures. »* (pour ne pas risquer d'offenser les oreilles pieuses !)[17] Aujourd'hui nous pouvons retrouver ces trace latines dans : utérus, hymen phallus…Le philosophe Rotterdam est catégorique : *« Les noms de choses qui souillent le regard souillent aussi la bouche. S'il est absolument besoin de désigner quelqu'une des parties honteuses, qu'il emploie une périphrase honnête ».*[17]

En 1672, Meire Miran, Christophlette Reine et Jeanne Portepoullet, matrones jurées de la ville de Paris ont examinées Olive Tisserand, qui avait porté plainte pour viol. :

« …Le tout vù et visité au doigt et à l'œil nous avons trouvé qu'elle a :

Les toutons dévoyez, c'est-à-dire la gorge flétrie,

Les Barres froisées, c'est-à-dire l'os pubien ou Bertrand.

Le lippion recoquillé, c'est-à-dire le poil,

L'entrepet ridé, c'est-à-dire le périnée,

Le Pouvant débriffé, c'est-à-dire la nature de la femme qui peut tout,

Les Balunaus pendans, c'est-à-dire les lèvres,

Le lippendis pelé, c'est-à-dire le bord des lèvres,

Les baboles abbatues, c'est-à-dire les nymphes,

Les halerons démis, c'est-à-dire les caroncules,

L'entrechenat retourné, c'est-à-dire les membranes qui lient les caroncules les uns aux autres,

Le barbidan écorché, c'est-à-dire le clitoris,

Le Guilboquet fendu, c'est-à-dire le conduit de la pudeur,

La Dame du milieu retirée, c'est-à-dire l'Hymen,

L'arrière fosse ouverte, c'est-à-dire l'Orifice interne de la matrice. »[17]

Peu à peu la médecine va éclaircir son langage, ses écrits seront de plus en plus choquants, pour de chastes oreilles. Pour avancer la médecine se doit d'être de plus en plus précise, et n'hésite plus à nommer le corps et les maladies les plus honteuses. Et même s'il reste aujourd'hui encore quelque réserves à décrire certains symptômes (se rapportant le plus souvent aux systèmes génitaux et digestifs), les femmes parlent le plus souvent ouvertement de leur corps et de leur ressenti. Même si certaines métaphores sont encore utilisées, telle *« J'ai mal à la marguerite ! »*

III. 2. La douleur, une expression audible

Dans l'antiquité les femmes qui aidaient la future mère à accoucher, l'encourageaient à ne pas crier mais plutôt à gémir pour mieux refouler le souffle dans le ventre. Puis Eve mangea la pomme interdite, et la sentence tomba.

« « Je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances ; c'est péniblement que tu enfanteras des fils. Tu seras avide de ton homme et lui te dominera. » »[29]

Le christianisme impose cette idée. L'accouchement est douleur car Dieu lui-même la voulu ! Les femmes se doivent de souffrir pour racheter leurs pêchers ; pour cela elles expriment leurs douleurs en criant même lorsque les contractions sont supportables. En 1675, le chanoine Leroy annonce que les douleurs de l'accouchement ne sont que le reflet de la justice de Dieu.[11] *« Il est de la droite raison et de la sagesse d'accepter avec une entière soumission à l'ordre de Dieu et avec plénitude de son cœur les peines qu'il a attachées à l'état que nous avons embrassé. […] Une femme raisonnable doit donc accepter sans tristesse et sans inquiétude les événements inséparables de sa condition. […] Mais ce qui oblige davantage les femmes à se soumettre avec acceptation toute volontaire, avec un esprit de pénitence et de sacrifice, et avec une courageuse piété, de toutes les incommodités qui ont accoutumé d'accompagner la grossesse, et même aux travaux de l'enfantement, c'est que la femme dans la première transgression a beaucoup plus péché que l'homme, ainsi qu'on le remarque dans l'Ecriture… C'est pourquoi les femmes doivent reconnaitre qu'il a été justice de Dieu que les infirmités corporelles aient été plus attachées à leur sexe qu'à celui des hommes. […] Elles doivent donc accepter très volontairement et comme une condamnation pleine d'équité les peines auxquelles Dieu les a condamnées par sa propre bouche. »*

Dans les campagnes, cette douleur doit être entendue par tous, pour cela les sages-femmes vont encourager les cris. Une femme criant annonce à tout le village le début de son accouchement, et affirme publiquement sa place de femme. D'autre part la peur présente continuellement autour de l'accouchement, dûe au fort taux de décès, entraine une angoisse très importante qui s'exprime à travers ces cris. Louise Bourgeois incite Marie de Medicis à exprimer sa douleur, car celle-ci retient sont cri : *« Lorsque la royne alloit accoucher, je voiois qu'elle se retenoit de crier. Je la supliay de ne se retenir de peur que sa gorge s'enfle. Le roy luy dit : Ma mie, faites ce que vostre sage-femme vous dit : criez de peur votre*

gorge s'enfle. »[20] Pourtant les écrits sur les accouchements, témoins d'une société plus riche, des villes, ne décrivent jamais les femmes hurlant leurs douleurs, elles se retiennent toujours ; car, comme l'annonce Leroy, la femme se doit d'accepter le châtiment divin, les cris sont gênants et indécents, car ils revoient à une certaine animalité. L'arrivée des hommes dans l'obstétrique va bien changer les choses, ils seront choqués par ces cris, gênés même dans leur travail. Ils vont d'ailleurs les proscrivent, car ils perturberaient le climat de sérénité nécessaire à l'expulsion du fœtus. Ainsi Mauriceau explique *« La gorge est échauffée et enrouée par les continuelles lamentations par les cris et par les grands efforts de retenir son haleine ; que la femme a fait pendant son travail »*[11] Peu à peu même dans les campagnes, les accouchements se feront dans le calme, loin de l'agitation de jadis, marque pourtant, d'une solidarité féminine. *« En ces temps là, on criait ! oh ! On criait je ne sais pas mais les femmes ne crient plus maintenant… Les vielles disaient « Fallait crier assez fort pour que tout le village entende » »*[11]

Les médecins vont rechercher des méthodes, pour soulager les femmes en travail. Dans les années 1970 apparaît l'analgésie péridurale pour l'obstétrique, grande évolution dans l'histoire de notre profession, grand soulagement pour bien des femmes. La médicalisation réduit considérablement la morbidité liée à l'accouchement, l'analgésie péridurale inhibe la douleur des contractions. Dans ce cadre sécurisé, pourquoi une femme voudrait-elle crier ?

Aujourd'hui, selon le questionnaire d'un mémoire de sage-femme, une étude sur des femmes en travail, 41% d'entre elles voulaient crier. Et 40% d'entre elles n'ont pas osé crier par pudeur, vis-à-vis du personnel ou des autres mamans.[32]

III. 3. Le secret médical, un besoin médical ou personnel ?

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui, que François premier exhibait sans honte sa syphilis, ou qu'on se pressait pour assister à l'opération de la fistule anale de Louis XIV.[17] Aucune pudeur médicale n'existait quant aux maladies et malformations des organes génitaux. On les exhibait preuve d'une activité sexuelle intense. On s'intéressait surtout à la sexualité souveraine : qui ne connaît pas le problème de Louis XVI qui ne put consommer son mariage durant bien des

années ? Erasme décrit la mode de la vérole : *« On s'imagine que parmi les courtisans, il n'y a que ceux qui ont la vérole qui soient gens galants et du bel air, et qu'il n'y ait que les sots et les gens grossiers qui en soient exempts. »*[17] On cite ouvertement les patients dans les livres médicaux, le secret médical abordé par Hippocrate semble bien loin !

Au 18ème siècle, on voit apparaître les « Non-dits » la notion du mot sale ; noms des maladies ou des médicaments qu'on désigne alors par une périphrase. Une nouvelle notion de maladie honteuse voit le jour pour exploser au 19ème siècle. Le médecin prend une place importante sans la société, il menace de maladie aux noms inquiétants comme l'hystérie. On ne dit plus, on se cache, la confiance nécessite alors le secret le plus absolu, au risque de voir l'honneur du patient être altérée.

L'étude de l'histoire, à travers la prise en charge de la pudeur des femmes, du respect de leur corps, nous permet d'observer un changement très net, avec l'arrivée des médecins accoucheurs. Ce changement est situé au début du 18ème siècle.

Avant les accouchements étaient des drames, certes, mais vécus collectivement, soutenu par la société féminine et les vielles croyances. L'ambiance surchauffée d'une pièce agitée par les vas et viens des unes et des autres, encadrait la femme, construisait une protection psychologique réconfortante pour la futur mère. L'arrivée des hommes accoucheurs et par leur intermédiaire l'arrivée des connaissances détruit cette protection sociale. Les pièces sont aérées, les commères raccompagnées hors du domicile familial. La femme se retrouve seule, isolée, la présence du mari se veut réconfortante, mais que peut faire un homme qui ignore tout des femmes et de leurs secrets ? Les encouragements des voisines et leurs paroles réconfortantes sur les prouesses de la sage-femme sont bien loin !

L'arrivée du 19ème siècle et avec lui, sa vague de pudibonderie, le regard froid et professionnel des sages-femmes et des accoucheurs isole encore plus la femme et lui impose la conservation des règles sociales de bien séance. L'obligent à garder ses sentiments intériorisés.

La médicalisation du 20ème siècle, avec ses découvertes tel que la péridurale, soulage la femme, mais conditionne ses réactions. Comment exprimer ses peurs et ses angoisses pour l'enfant et pour soi-même sans crier ni pleurer ni

bouger ? Le grand bouleversement du 20ème siècle est bien sur l'accouchement à la maternité, dans un lieu loin de la maison réconfortante, du lit connu. L'intervention du personnel, même si il se veut réconfortant est presque toujours source d'angoisse et nécessité de control de soi.

Conclusion

« J'ai un vieux rêve tenace et sans issue, c'est un voyage dans le temps, loin, très loin, vers une femme qui seule sort d'elle un enfant. Elle se cache, menue au milieu de la nature qui la menace et la protège des regards. L'homme n'est pas là. Le médecin n'existe pas. Je ne suis donc pas autorisé à m'approcher. Je le voudrais bien pourtant. […] Cette femme originelle me souffle une question : mais que fais-tu là ? »

René Frydman

Niles Newton, une chercheuse de l'université de Chicago, a réalisé une thèse sur la naissance des femelles ouistitis. Les guenons, au moment de mettre bas, s'éloignent du reste du groupe, s'isolent dans un coin caché, à l'abri de la lumière et du regard de leurs congénères. Lorsqu'on oblige la femelle à mettre bas en pleine lumière et en présence des autres ouistitis, tout le processus de la naissance est perturbé, augmentant les angoisses maternelles et la mortalité des petits.[30] La femme n'est elle pas un mammifère ? Lorsqu'elle accouche, une mère se trouve confrontée à ce besoin parfaitement animal qui sommeille en elle, de bouger, de crier … mais aussi de s'isoler. Cette intimité se traduit par la recherche d'un lieu isolé, dans la pénombre, avec une liberté de mouvements, sans regards observateurs ni interventions inutiles. Mais l'homme possède une capacité particulière, qu'aucune autre espèce n'a : il a le pouvoir de *« court-circuiter ses instincts par son intelligence. »*[30]

En première partie nous avons vue que la pudeur est typique du processus de civilisation décrit par Norbert Elias. Elle est décrite par la société, et est dictée par les règles de bienséances liées à notre civilisation. La pudeur apparaît lorsque nous sommes en société. Mais l'accouchement est un moment bien particulier : on peut y observer une augmentation des fonctions archaïques, traduisant une suractivité de cerveau limbique, et une diminution d'utilisation du néocortex, siège du langage et des fonctions cérébrale supérieures.[30] Dans ces conditions, la pudeur telle que nous la connaissons, n'a plus raison d'être. La femme entre en contact direct avec ses origines animales, recherche un lieu sécurisant, à l'abri du danger et des regards indiscrets. La future mère « construit son nid » pour accueillir son enfant, revient petit à petit à une forme primaire d'intimité et non de pudeur, présente chez la jeune enfant qu'elle même a été.

Protéger la pudeur de nos patientes, c'est accepter qu'elles soient en contact direct avec leurs fonctions archaïques, les aider à construire leur « nid », et limiter au maximum la stimulation du néocortex qui perturberait le lien entre la femme et son instinct. Une lumière trop vive, l'entrée dans la chambre d'un inconnu, des questions isolées (comme le numéro de sécurité sociale ou leur désir d'une chambre seule)… ne sont que des exemples de stimulation de néocortex.

L'intimité, a été décrite par Michel Odent comme le besoin de :

- Calme : Ne pas parler trop fort en présence des parturientes, éviter de parler dans les couloirs…
- Nidation : Construire un lieu fermé : ne pas laisser de portes ouvertes. Eviter de la changer de salle.
- Obscurité : Créer une atmosphère feutrée.
- Autonomie et liberté de mouvement : Favoriser la déambulation, la connaissance des lieux, les positions instinctives comme accroupie, debout, à quatre pattes…
- Absence d'observateur : Limiter le nombre de soignants.
- Protection : Pas d'intervention d'inconnus, présentation et empathie des soignants, demande d'autorisation du toucher…

Sans tenter de se contrôler, naturellement et parfaitement inconsciemment, la femme réussit à construire son « nid », entre en contact avec son instinct, libère sa conscience des contraintes sociales. Nous pouvons alors déterminer une « zone de sécurité ». Celle-ci est le plus souvent dessinée par les limites de la salle

d'accouchement. Tout ce qui est à l'intérieur de cette zone, est l'intimité de nos patientes. Toute personne inconnue de la mère peut être reconnue comme agressive, car elle entre, sans y avoir était « autorisée » dans une zone considérée comme personnelle.

C'est pour cette recherche de l'intime, que certaines mères sont attirées vers un accouchement à domicile. Comment mieux définir un lieu privé que chez soi ? à l'abri des regards indiscrets, comment se sentir plus en sécurité ? Les risques de ces accouchements à domicile, ont incité les parents à se tourner vers les maternités. Nous nous devons de tenter de reconstruire cette espace privé au sein de structures plus sûres que le domicile mais plus accueillantes que nos salles de travail. Les maisons de naissances sont un juste équilibre entre la médicalisation et la physiologie, l'intimité, le respect.

Le crapaud accoucheur, est connu pour aider la femelle à pondre les œufs en lui massant le ventre, la souris de Californie, espèce monogame est capable de retarder sa mise bas d'une journée si on retire le mâle en fin de gestation. La mante religieuse, elle, dévore le mâle à peine l'accouplement terminé. La présence du père a souvent alimenté les conversations. Dans notre histoire, il est souvent banni au moment de la naissance, mais il peut aussi recueillir l'enfant dans sa chemise, un acte très symbolique. Actuellement il est coutume pour le futur père d'assister la mère, de participer, mais certaines femmes ressentent vis avis de leur mari une forme de gêne. Tout dépend si l'homme fait partie de cette intimité que s'est construite la femme enceinte pour son accouchement. Chaque père est alors libre de devenir un crapaud accoucheur !

Au cours de notre histoire, certains bons penseurs seraient choqués de voir ce désir de retrouver nos racines animales. N'est ce pas eux qui, sous prétexte d'éloigner au maximum la femme de l'animalité, lui ont ordonné de tenir le lit tout au long du travail, de ne point trop crier, de se maitriser, rester digne ! Pourtant les vieilles matrones avaient bien dit que la pudeur des femmes ralentissait le travail. Pourquoi ce désir de re-devenir, est-ce une régression que de ne pas vouloir de la médicalisation de notre siècle ? Cette attirance indéniable des femmes vers le naturel et la simplicité est à prendre en compte. Qu'ont-elles à nous dire ? et surtout sommes nous capables de les écouter ?

En faisant abstraction de notre propre pudeur, en ne les protégeant que quelques heures des contraintes sociales, des règles de bienséances, des pensées parasites de notre temps, nous ne faisons que respecter leur intimité.

« Les barrières de la pudeur s'abaissent, le corps se livre désormais aux regards. Cette évolution pourrait faire penser qu'il devient moins intime. Au contraire, tout ce qui touche au corps est de plus en plus vécu comme strictement personnel, essentiel et consubstantiel à la seule personne. Il est chair, la concrétude du soi, dans un monde ou le concret s'évapore, la marque de ses limites aux frontière de la peau. Le corps est à soi, rien qu'à soi, parce qu'il est justement l'évidence du soi. » JC Kaufmann

Annexes



I. Histoire de la pudeur, ou pudeurs de l'histoire.

I. 1.Le Moyen Age

« Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte. […]Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus.. »

La bible, Ancien Testament.

La pudeur du moyen-âge provient de deux héritages :

• La Rome antique amène une conception de pudeur sociale et individuelle. *« Quand à ces parties du corps dont l'usage est indispensable, ils n'appellent par leur nom ni ces parties ni leur usage, il est indécent de dire ce qu'il n'est pas honteux de faire , du moins en secret »*[17]



Depuis l'antiquité il faut respecter la pudeur naturelle des Romains, ou plutôt des romaines ; citons Actéon qui fut changé en cerf pour avoir vu nue la déesse Artémis, sans parler de Teresius qui devint aveugle, pour avoir posé son regard sur Pallas.[17] et la honte morale de la nudité.

Les femmes doivent couvrir leurs jambes et sont bannies des stades où les Athéniens jouent nus !

• Les juifs apporteront la notion de « péché de chair », la nudité devient une punition, le corps est souillé.

Le début du Moyen-âge est caractérisé par une décadence, la religion chrétienne ,avec à sa tête saint Augustin, tente de conditionner les attitudes pour maitriser les croyances païennes *« Personne n'est à ce point plongé dans le vice et l'infâme qu'il ne rougisse de s'accoupler à sa femme devant quelqu'un, même s'il sait que*

Dieu lui-même à créé ce processus naturel et instauré les rouages. Il se cachera non seulement des étrangers mais aussi de tous les siens »[17] C'est la peur de la sexualité qui est ici représentée par le besoin de cacher son corps. Sur les tableaux, on montre nus les hommes pécheurs, les organes génitaux représentent les vices. Le corps nu représente l'impureté, la vulnérabilité, la luxure, pour cela on le cache ,on en parle pas. La nudité représente aussi la faiblesse, comme le Christ sur la croix. Le vêtement devient protecteur, signe de son rang social, de sa richesse. La nudité devient une punition basée sur l'humiliation du prisonnier attaché au pilori sur la place du village.

L'art est une bonne représentation de l'état d'esprit ambiguë de cette partie de l'histoire. On remarque l'a-pudeur (nu caché gracieusement par les mouvements naturels) de Adam avant le péché, des ressuscités, opposée à l'impudeur des diables et des hérétiques (corps nus, montrés volontairement) . La pudeur médiévale est donc liée au regard, le corps n'est pas impudique en soi, mais le dévoiler l'est. La pudeur est dynamique car elle représente la tentation, la sexualité, le mal.

Au XIIIème siècle, on voit évoluer le nu, soutenu par l'art pictural. Le corps n'est plus tentateur mais désirable, le souci de réalisme des artistes s'associe aux avancées de la médecine. On ne craint plus le corps de la femme, tout du moins les seins ne sont plus honteux, ils sont au centre de la conversation. On parle de la conception des enfants comme un devoir. Mais les épidémies du XIVè-XVème siècle témoignent du châtiment divin, le corps nu devient meurtri par la maladie, et est associé à la mort.

I. 2.La Renaissance, ou la pudeur conventionnelle

L'art venant d'Italie dicte bien des conditions lors de la Renaissance. On y voit des statues et des peintures représentant des corps non meurtris par la maladie mais forts et beaux.

On voit réapparaitre les thèmes mythologiques antiques. Mais contrairement à l'antiquité, les corps représentés ne sont plus des hommes mais des dieux. Le nu

représente la perfection du divin. On observe en réaction à cet engouement artistique, une scission entre la bourgeoisie qui encourage ce « nu artistique » et le peuple qui ne comprend pas cette nudité.

Les artistes, eux, voient dans le nu leur désir inavoué pour leur modèle. La femme est plus que jamais privée de sa sexualité évoquée à la fin du moyen-âge. Au XVIème siècle nait la pudeur féminine, jusqu'alors très peu connue.

La renaissance valorise le corps de l'homme, invente la braguette pour mettre en avant le sexe masculin, mais invente aussi les culottes pour cacher celui des femmes.

Dans la vie quotidienne, les mentalités ont du mal à évoluer, le corps reste faiblesse dévoilée, on continue à le cacher… toujours plus.

Toutes ces évolutions, venues d'ailleurs, vont en contre courant avec la pensée des protestants. Apres 1540 la pudeur deviendra stricte, réglementaire (Interdiction de la prostitution en 1560, 15543 : premier index des livres condamnés…) Même la médecine habille ses cours d'anatomie à partir de 1550.
On rhabille des statues, des tableaux. On ne condamne pas le corps entier, mais les organes honteux (sexuels). Mais comme toutes nouvelles lois, elles sont transgressées. On voit apparaitre l'érotisme dans la littérature et la peinture. La découverte de l'Amérique et des « sauvages » sans pudeur commence à faire réfléchir,… dans un cercle réduit.

I. 3. Le XVIIème siècle, ou la pudeur sociale.

Le XVIIème siècle est le siècle de l'étiquette, du savoir vivre. On établit des codes de bonne conduite qui régissent la vie de cour. Louis XIII instaure cette pudeur extrême du début du 17ème qui n'est qu'une réaction au laxisme d'Henri IV, son père. Il est encouragé par sa femme Anne d'Autriche. Les salons parisiens se plient à cette mode. La pudeur féminine se dit naturelle mais les femmes de la cour se permettent bien des écarts de conduite. La pudeur devient une mode, on en parle, on philosophe. Contrairement à la société de la renaissance, au XVIIème siècle, plus on monte socialement, plus la pudeur disparaît, le Roi n'a donc aucune pudeur ! Il reçoit ses sujets presque nu… S'établit alors cette notion de pudeur

sociale. On n'est pudique que devant une personne d'un rang socialement supérieur. La pudeur devient extrêmement importante car elle permet de se situer socialement, Courtin nous dit *« La bienséance ne souffre pas qu'une personne que nous devons respecter, nous voit nu et en déshabillé »* [17]

A cette époque, toute conduite pudique est dictée par le rang social. Le roi est une personne totalement impudique, car au sommet de l'échelle sociale, mais les bourgeois sont très stricts sur les règles de bienséances en présence de la noblesse ; Les valets, en bas de l'échelle sociale, sont relégués au rang d'objet. Ils ne sont pas une menace pour la noblesse qu'ils servent. Brantome nous compte l'histoire de Madame de Montpensier qui donna quelques louis à son page qui la chaussait, et qui était troublé de cette proximité, *« pour le mettre en état d'aller chez quelques filles, perdre la tentation dont elle était la cause* » [17] Madame de Montpensier n'est pas gêné du trouble éprouvé par son page et réagit de façon… pragmatique.

L'importance n'est plus sa pudeur personnelle mais l'indécence d'une situation. La nudité n'est plus globale, mais dépend de la situation. Une grande dame dans son bain, recevant quelques bourgeois, pourra toutefois, si quelques sentiments pudiques la prennent, troubler l'eau à l'aide d'huiles odorantes. C'est ici le nu réel, vivant, du Caravage qui choque, à son opposé, le nu artistique, très froid et immobile, lui, ne dérange pas.

La pudeur féminine devient naturelle. Le risque devient alors de perdre sa nature de femme. Une nouvelle pudeur apparait à cette époque, c'est la pudeur masculine jusqu'ici ignorée. En effet la nudité masculine n'échappe pas aux bonnes règles de société et à la pyramide sociale. La pudeur masculine restera tout de même rare. Diderot nous annonce plus tard : *« Pourquoi, réplique - t - on, ce qui n'est pas honteux à l'homme le seroit - il à la femme? pourquoi l'un des deux sexes se feroit - il un crime de ce que l'autre se croit permis? Je réponds encore avec M. Rousseau, que les conséquences ne sont pas les mêmes des deux côtés. Les austères devoirs de la femme dérivent de ce point qu'un enfant doit avoir un père. »*[41]

Le mariage de Louis XIV et de madame de Maintenon, femme très « prude », aura pour conséquence une augmentation de Pudibonderie. A cette époque, les maladies deviennent honteuses, les mots honteux sont remplacés par des points de suspensions …

I. 4. Le XVIIIème siècle.

Après l'excès de pudeur dicté par madame de Maintenon, le 18ème siècle sera le siècle de la débauche, du spectacle de la nudité. Cette réaction ne se verra que la société aristocratique. Cette débauche s'opposera à la pudeur moralisatrice de la bourgeoisie.

Diderot nous annonce dans son encyclopédie: *« Il est heureux de vivre dans nos régions tempérées, où le sexe qui a le plus d'agrément embellit la société, et où les femmes pudiques se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous »*[41]

La pudeur s'impose dans la vie quotidienne par l'apparition des pantalons et de la feuille de vigne dans la peinture, parallèlement à cela, toujours dans cet esprit d'équilibre, les accoucheurs remplacent les sages-femmes, les personnalités se découvrent par peur de pruderie…

On voit apparaître au 18ème siècle une vague érotique, portée par la littérature, les gravures, ou la mode des maisons closes. On peut voir ici la traduction d'une nouvelle conception de la pudeur, la différentiation du privé et du public

Les voyages se font plus nombreux, n'apportant au commun des mortels des histoires de sauvages nus et heureux de l'être ! Cette notion va contredire la notion de pudeur naturelle à l'espèce humaine. Les grands philosophes des lumières se questionnent. La pudeur n'est plus qu'une *« invention des lois sociales »* Ce n'est plus la pudeur qui est naturelle, mais la nudité, comme les jeunes enfants qui n'ont aucune pudeur. Il faut retourner à l'a-pudeur naturelle. Mais cette idée ne restera que théorique, en effet l'a-pudeur nécessite une inconscience de la nudité. L'a-pudeur devient une utopie, traduction de l'antiquité, et de l'innocence des sauvages.

La révolution Française va associer la débauche à Marie-Antoinette à la noblesse. La pudeur sera la vertu de la république. On dicte une loi, cependant seule la pudeur féminine est alors citée : *« Ceux qui seraient prévenus d'avoir*

attenté publiquement aux mœurs, par outrage à la pudeur des femmes, par actions déshonnêtes, par exposition ou vente d'images obscènes, d'avoir favorisé la débauche ou corrompu des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, pourront être saisis sur le champ et conduits devant le juge de paix » « Ils risquent une amende de 50 à 500 livres et un emprisonnement qui ne peut excéder six mois s'il s'agit d'exposition d'images obscènes » [17]

On voit ici apparaître une pudeur officielle.

I. 5. Le XIXème siècle, ou la pudeur individuelle.

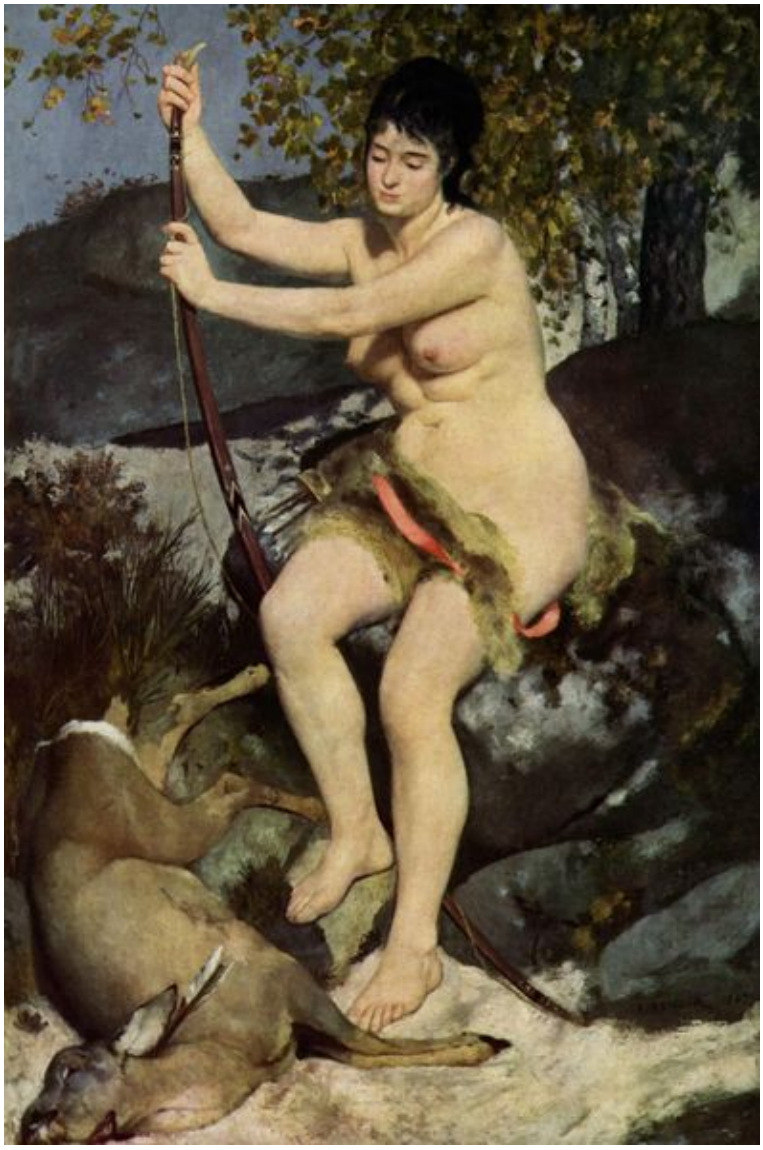
Le 19ème siècle traduit le développement de la pudeur bourgeoise du siècle passé. Tout d'abord les lieux bourgeois favorisent une intimité de la vie privée, les portes se ferment à clés, les pièces privées et publiques se distinguent, la salle de bain devient par exemple un lieu privé ou il n'est plus question de recevoir. La loi régit cette pudeur jusque dans l'intimité d'un couple, interdisant des rapports trop voluptueux.

On voit aussi se développer au 19ème siècle, une attention particulière aux enfants, on les éduque soit même, on tente de protéger leur innocence, et de retarder leur sexualité jugée trop précoce.

Un personnage fera, à cette époque, son entrée dans la morale familiale ; c'est le médecin, homme scientifique, qui sait nommer les maladies sexuelles jusqu'alors condamnées par l'église. Les prêtres vous promettaient l'enfer, le châtiment divin… le médecin lui vous nommera hystérique, impuissant…Un décolleté trop plongeant donnera des bronchites !

Au 19ème siècle, on a même honte de se voir nu, le bain se doit d'être régi par de nombreuses règles de bienséances, cela même si l'on est seul. Le nu devient impudique, quel que soit le lieu ou les circonstances ; ainsi une femme allaitante doit prendre bien des précautions *: « Ces femmes doivent avoir la prudence de se cacher, de peur d'être un sujet de scandale pour les autres, et surtout pour les jeunes gens »*[17] La pudeur devient totale, car le vêtement reste marque de sa richesse et de sa place sociale ; perdre ses vêtement traduit du plus grand déshonneur.

Comme nous avons vu, à chaque époque nous pouvons observer un équilibre. Ici l'art permet de contrebalancer cette pudeur quotidienne excessive. Puisque regarder un dieu de l'antiquité nu n'est pas considéré comme honteux, beaucoup d'artistes contournent la pudibonderie excessive de ce 19ème siècle.



Renoir avoue *« Comme on avait trouvé mon tableau peu convenable, je mis un arc dans les mains du modèle, et à ses pieds, une biche. J'ajoutai une peau de bête, pour cacher la nudité des chairs, et mon étude devint une nymphe chasseresse.* »[17]

I. 6. Le XXème siècle.

Au début du 20ème siècle, avec l'apparition de la photo et du cinéma, la pudeur va peu à peu reculer. Les artistes réinventent le nu, et créent petit à petit la révolution sexuelle. La pudeur est associée aux valeurs bourgeoises, qui sont

rejetées ; le nudisme est proposé en revendication révolutionnaire. Dans les années 60 Les hippies revendiqueront le nu, l'associeront à l'amour, pour en faire une arme contre la guerre. Le nu est devenu combatif, symbole d'une nouvelle liberté, ou impudeur est confondue avec a-pudeur. C'est le siècle de la psychanalyse, la libération du langage ; c'est Freud qui parlant de sexualité, libère peu à peu les langues *« ce qu'il nous apporte surtout c'est de l'audace ; ou plus exactement, il écarte de nous certaines fausses et gênantes pudeurs. »*[17]

A l'aube de la seconde guerre mondiale, on peut différentier, le nu bourgeois des cabarets, à consonances érotiques, mais se dévoilant toujours en milieu clos ; le nu « idéaliste » comme un désir de retour à la nature, héritage de la philosophie du siècle des lumières ; et le nu « revendicateur » des anarchistes et des artistes. Les lois vont alors tenter d'encadrer ces comportements, mais la difficulté de définir précisément ce qui est impudique ou non, va freiner leur impact. Sur le plan artistique, on peut voir beaucoup plus de représentations de femmes nues que d'hommes, pourtant la femme reste plus pudique que l'homme ; le désir masculin pour la femme est alors pleinement assumé, l'inverse ne viendra que bien plus tard…



Le nu, la sexualité, la pudeur évolueront encore et encore, dans les siècles à venir. *« « La tempête sexuelle des quinze dernières années devrait un jour se calmer. Certains signes laissent supposer que ce moment est proche. Apres le temps de la chair, voici venir (ou revenir) celui de la chasteté. » Déçus du sexe, solitaires en*

mal de partenaires, les néoromantiques, refusant de confondre l'amour minuscule et l'Amour majuscule, commencent à mettre la pédale douce à la révolution sexuelle, en espérant stabiliser le balancier des mœurs « quelque part entre la chair faible et la chair triste » ».[17]

II. Le gout du scandale dans l'art, l'exemple de Gustave Courbet.



Si durant des siècles de peinture beaucoup d'artistes ont pu choquer leurs contemporains en représentant des sujets ou des personnages qualifiés d'étranges, de laids ou même d'obscènes, la fin du XIXème siècle fut marquée par d'innombrables scandales artistiques.

Les peintres du courant réalistes subirent les foudres du public et de la presse et virent régulièrement leurs œuvres refusées dans les salons. Les sujets féminins furent tout particulièrement attaqués. Pourtant le corps féminin avait été durant des centaines de décennies un des sujets les plus empruntés dans la peinture mais il avait été traité jusqu'au milieu du XIXème siècle avec un angle de vue assez similaire et contrôlé. Qu'il s'agisse de scènes mythologiques, religieuses ou même de vie quotidienne, le corps de la femme illustrait avant tout la beauté, la

grâce et l'élégance. Ces corps renvoyaient parfois une forte sensualité mais qui restait inatteignable, voire presque divine (les nus de Rubens) ou alors légère, coquette et amusante (les nus de Boucher).

La révolution qu'apportèrent les peintres réalistes fut d'introduire dans ce tableau d'insouciance et de suggestions une facette alors cachée de la femme : la sexualité dans son état pur à travers la représentation de filles de joie.

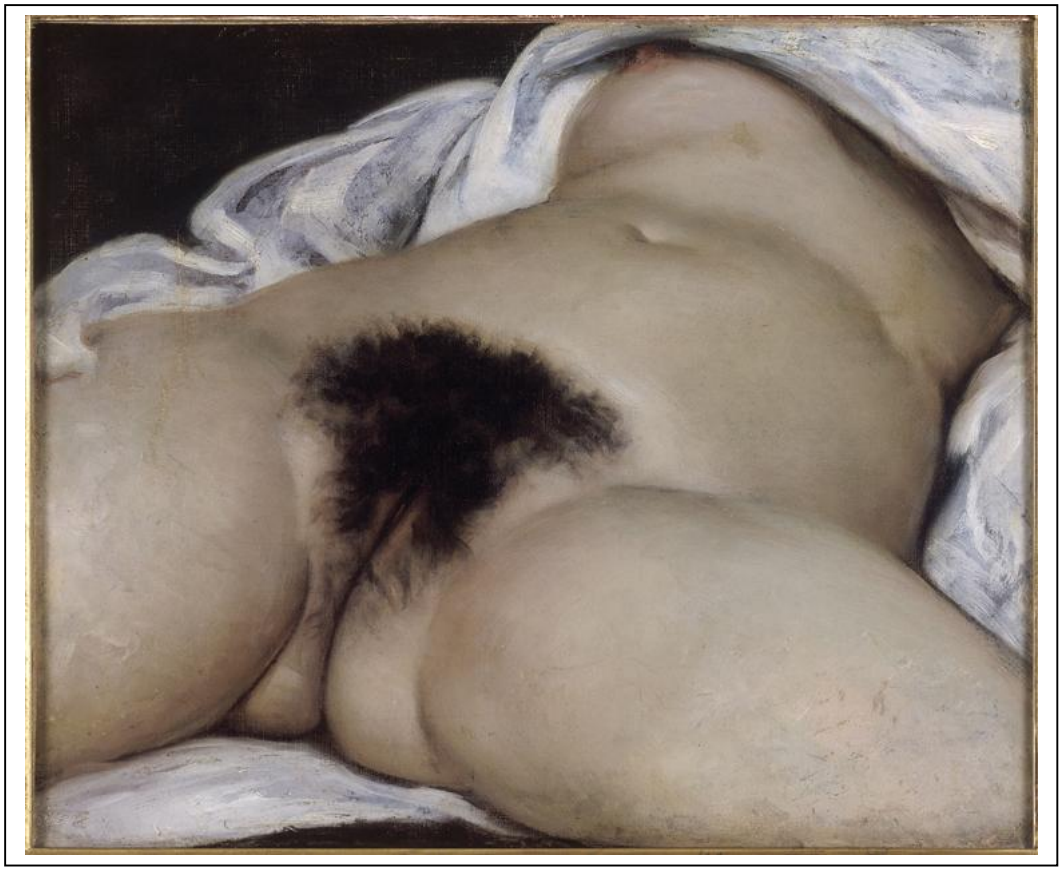
Gustave Courbet (1819 - 1877), qui fut l'un des artistes maudits de ce milieu de siècle, sera ainsi décrit en 1864 :
« *Courbet qui a beaucoup d'esprit, n'a pas l'esprit d'appeler ses femmes Eve ou Vénus. Les femmes de mythologie ou de la Bible ont le droit de faire ce qui leur plaît. Il est convenu qu'Eve, les filles de Loth, Judith, Bethsabée et les mille maîtresses de Jupiter sont de bonnes compagnie, et que leur états ne choquent pas la pudeur. Mais pour un rien, les demoiselles de bords de Seine sont accusées d'indécence.* »
En choisissant de peindre ses jeunes femmes d'une manière toute novatrice, Gustave Courbet prit le parti d'aller à l'encontre d'une commune morale, s'éloignant du style « poli » académique et se heurtant donc aux règles de la société du XIXème siècle où le commerce et la circulation d'images licencieuses étaient sévèrement encadrés et réprimés.

En 1861, l'avocat impérial Gendreau dans son réquisitoire contre des auteurs de photographies licencieuses implique l'artiste qui est en parti à l'origine « *d'une dépravation esthétique qui explique la diffusion croissante d'image obscènes* » et est un des chefs de file de « *l'école qui se nommait réaliste, qui supprimait la beauté au nom d'un système […] et qui substituait aux nymphes gracieuses de l'Italie ou de la Grèce, ces nymphes d'une race jusqu'alors inconnue, dont les bords de Seine ont gardé un triste souvenir* »

Durant les années 1850-60, le corps de la femme est un sujet des plus appréciés à partir du moment où on ne rend pas la vérité du corps nu mais où on veille à sublimer et à élever la nudité ce qui permet de maintenir un niveau de pudeur acceptable.

Lorsque Gustave Courbet peint « Les Baigneuses » en 1853, il tente de faire accepter sa toile au Salon en ajoutant un linge sur une partie des cuisses et des fesses de son nu.

Mais ce repeint de pudeur ne diminue pas les formes plantureuses de la femme dont le postérieur met en évidence une réalité qui touche beaucoup de femmes ; la présence de fortes rondeurs, de la graisse et de la cellulite. Celle-ci est alors qualifiée par l'impératrice Eugénie de « percheronne », ce qui ne fait qu'accroître les railleries et le dégout du public.

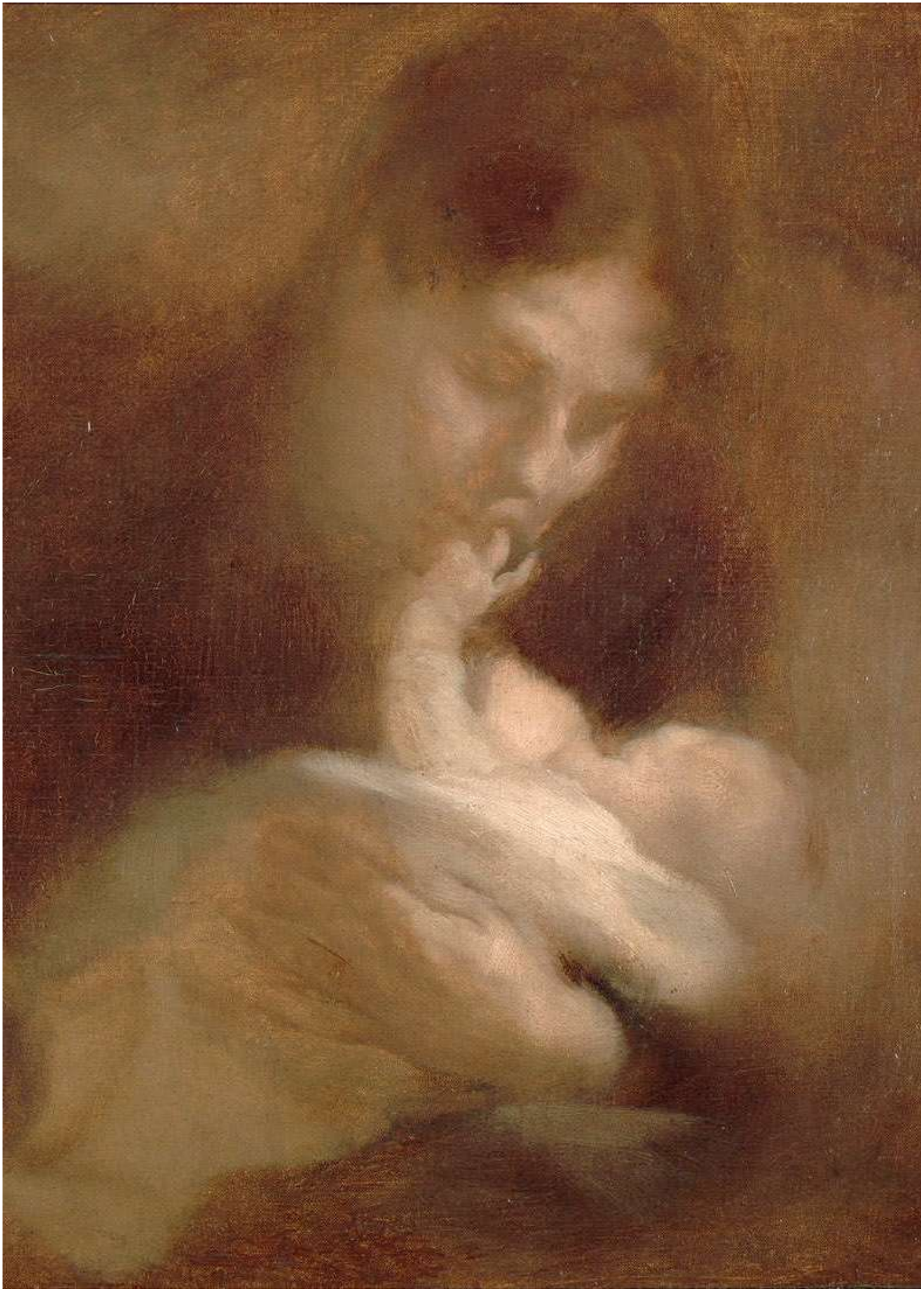


L'un des chefs d'œuvre de Gustave Courbet et sans doute sa peinture la plus révolutionnaire fut « L'origine du monde », réalisée en 1866 où il représente un sexe de femme, au centre de deux cuisses largement écartées et surmonté d'une forte poitrine dont les tétons pointent.

La toile fut une commande privée d’un diplomate turco-égyptien qui prit grand soin de la cacher dans son cabinet de toilette sous un voile vert. Avec cette toile, l’artiste atteint son paroxysme en matière de vision du nu « réel ».

Cette peinture représente une coupure totale avec les sujets historiques ou mythologiques. Elle intervient au moment où le second Empire, relayé ensuite par la République, utilisait la femme nue dans une iconographie symbolique : la maternité, la fertilité et les valeurs morales comme la vérité. Avec « L’origine du monde », Courbet menaçait de détruire ces valeurs académiques car il osa le pire : vulgariser ce qui était tellement tenu pour sacré qu’il en était in montrable.

Bibliographie



Livres

1. Cesbron P, Knibiehler Y. La Naissance en Occident. Paris :Albin Michel ;2004. (La cause des Bébés).
2. Shorter E. Le corps des femmes. Paris : Seuil ;1984.
3. Knibiehler Y. Les pères aussi ont une histoire. Paris : Hachette ; 1987.
5. Rauch A. Pères d'hière, pères d'aujourd'hui, du parterfamilias au père ADN. Paris : Nathan ;2007.
6. Hacquin F. Histoire de l'art des accouchements en Lorraine des temps anciens au XXe siècle. Saint-Nicolas-de-Port :Star ;1979.
7. Coulon-ArpinM. La Maternité et Les Sages-femmes de la préhistoire au XXe siècle. Paris :éditions Roger Dacosta ;1981.
8. Le Boursier du Coudray. Abregé de l'art des accouchements. Paris :éditions Roger Dacosta ;1976.
9. Favre A. Moi, Adeline, accoucheuse. Sierre :Monographic ;1982. (Mémoire Vivante)
10. DubyG, Perrot M. Histoire des Femmes, Le moyen-age. Evreux :Plon ;1992.
11. Gélis J, Laget M, Morel MF. Entrer dans la vie, Naissances et enfances dans la France traditionnelle. :éditions Galimard-Julliard ;1978.
12. Knibiehler Y, Fouquet C. L'Histoire des mères du moyen-age à nos jours. : éditions montalba ;1980.
13. Bagros P, de Toffol B. introduction aux sciences humaines en médecine. Paris : Ellipses ; 2001.
14. le Camus A. Médecine de l'esprit. Paris : Ganeau ;1753
15. Balzac H, La physiologie du mariage, ou méditation de phylosophie eclectique sur le bonheur et le malheur conjugal. Paris : Charpentier ; 1838.
16. Gelis J. L'arbre et le fruit, la naissance dans l'occident moderne du 16ème au 19ème siecle. :Fayard ;1984.
17. Bologne JC. Histoire de la pudeur. Paris : Hachette Litteratures ; 2004.
18. Frydman R. Les secrets des mères. Paris : Iconoclaste ;2008
19. Bourgeois L. Naître et grandir au XVIIe siècle, le récit véritable d'une sage-femme. :Paléo editions ;2000
20. Bourgeois L. Récit véritable de la naissance de messeigneurs et dames les enfants de France.

21. Elias N. La dynamique de l’occident. Paris :Pocket ;2003.
22. Elias N. La civilisation des mœurs. Paris :Pocket ;2002
23. Kaufmann J-C. Corps de femmes, regards d’hommes. Paris :Pocket ;2006
24. Zola E. La joie de vivre. Saint-Amand : folio classique ;2008
25. Py B. Le sexe et le droit. Que sais-je ? n°3466. Vendôme : PUF ;1999
26. Cazeau P Traité de l’art des accouchements. Madrid : Méquignon-Marvis Fils ;
1862
27. Mayer A. des Rapports Conjugaux, considéréss sous le triple point de vue de la population, de la santé, et de la morale publique. Paris : Baillière et fils ; 1882.
28. Molière. Les precieuses ridicules.Italie : Michel Trinckvel ; 1954.
29. La bible. Ancien testament. Paris : La livre de poche ; 1992.
30. Van Eersel P. Mettre au monde, Enquete sur les mystères de la naissance. Paris : Albin Michel ; 2008.

Mémoires :

31. Chatti S. Les Couches royales sous l’Ancien Régime L’Etiquette Obstétricale.[Mémoire DE Sage- femme.] Nancy : Ecole de sages-femmes Albert Fruhinsolz ;2006
32. Mathieu H. La pudeur en salle de naissances : Paradoxe ou realité.[Mémoire DE Sage- femme.] Nancy : Ecole de sages-femmes Albert Fruhinsolz ;2000
33. Bonilavri V. La place du toucher vaginal en obstetrique. [Mémoire DE Sage-femme] Nancy : Ecole de sages-femmes Albert Fruhinsolz ;2005

Conférence :

•34. Arnaud-Lesot S. Pudeur et pratique obstétricale au XIXe siècle. Séance commune entre la Société Française d’Histoire de la Médecine et la Société d’Histoire de la Naissance ;2008 ;Paris,France.

Articles :

35. Charrier P.,Comment envisage-t-on d'être sage-femme quand on est un homme ?.L'integration professionnelle des étudiants hommes sages-femmes, Travail, genre et société 2004/2,N°12, p.105-124
36. Potel C., Intimité du corps. Espace intime. Secret de soi, Enfance et PSY 2008/2, N°39, p. 106-118.
37. Drogou A. Le gout des mots, pudeur.
38. Guittard-maury M-F., « Quand la pudeur prend corps » de José morel cinq-mars, Revue francaise de psychanalyse 2005/2, Volume 69, p 595-598.
39. Morel Cinq-mars J. Quand la pudeur prend corps. Le journal des psychologues 2004, n°215, p 44-46.
40. Morel MF. Histoire de la naissance (XVIIème-XXème siècle)

Sites internet :

41. http://portail.atilf.fr/encyclopedie/
42. http://books.google.fr/books?id=PpcGAAAAQAAJ&printsec=titlepage
43. http://pagesperso-orange.fr/Verat/la_peinture/nu_academique2.htm
44. http://www.mediadico.com
45. http://books.google.fr/ , http://portail.atilf.fr/encyclopedie/
46. http://pagesperso-orange.fr/martine.morenon/pudfreud.htm

Indexe des œuvres.

• Page 1 : Nu Bleu – Pablo Picasso. 1902

• Page 8 : Nu assis – Amedeo Modigliani. 1916.

• Page 11 : L'Expulsion d'Adam et Ève du Jardin d'Eden - Masaccio - Florence, Italie. 1425.

• Page 24 : la Madonna del Parto - Piero della Francesca. 1467.

• Page 28 : La naissance du dauphin, futur Louis XIII. 1601.

• Page 30 : Anatomia del corpo humano – A Salamanca, A Lafrery. 1560.

• Page 33 : L'Habit de chirurgien – Nicolas II de Larmessin. 1695.

• Page 36 : L'Accouchement – Abraham Bosse. 17ème siècle.

• Page 39 : Le trio traditionnel de l'Accouchement - Eucharius Rösslin. 1513.

• Page 43 : Détails de l'opération – Thomas Agnew. 1889.

• Page 46 : Le toucher vaginal – Jean Pierre Maygrier. 1822.

• Page 57 : L'Accouchée – Gaston La Touche. 1888.

• Page 58 : Diane et Actéon – Giuseppe Cesari. 1600.

• Page 64 : Diane Chasseresse – Pierre Auguste Renoir. 1867.

• Page 66 : Autoportrait - Gustave Courbet. 1843

• Page 68 : L'origine du Monde – Gustave Courbet. 1866.

• Page 70 : Maternité – Eugène Carrière. 1887.

Petit traité de Pudibonderie,

Ou les secrets du «